

16 REGARDS SUR DES LIEUX DE LYON, PORTEURS D'HISTOIRE ET CONTEURS D'HISTOIRES

Sommaire :

1. **La saône**, artère historique de Lyon
2. **Le rhône**, un long fleuve à l'histoire pas tranquille
3. **La confluence**, la quête du graal lyonnais
4. **La place des terreaux**, cœur politique de Lyon
5. **Bellecour**, poumon et vitrine de Lyon
6. **Ainay**, une lecture en 3d
7. **De Fourvière**, Marie nargue Marianne
8. **La Croix-rousse**, quand mémoire et histoire sont au corps a corps
9. **Le pont du Change**, Un des grands acteurs de l'histoire lyonnaise
10. **Gerland** ou Le « go east » lyonnais
11. **Les Brotteaux**, un quartier pionnier et mutant
12. **Place Carnot** et derrière les voûtes de Perrache, deux jumeaux différents
13. **La Guillotière**, le « melting pot » lyonnais
14. **Le pont de la Guillotière**, un grand témoin de l'histoire lyonnaise
15. **La presqu'île et la Part-dieu**, Les centres « past and present » de Lyon
16. **Le vieux Lyon et Vaise**, Deux quartiers en renaissance

BRUNO BENOIT

Professeur à l'IEP de Lyon

Octobre 2010

GRANDLYON
communauté urbaine

Direction de la Prospective et du Dialogue Public
20 rue du lac - BP 3103 - 69399 LYON CEDEX 03

www.millenaire3.com

I. LA SAÔNE, ARTÈRE HISTORIQUE DE LYON

À l'époque celtique, son premier nom est Brigoulos, de Briga qui signifie lieu élevé, puis elle est désignée toujours par le nom celtique d'Arar, construit autour du préfixe Ar qui signifie eau. Elle garde ce nom jusqu'au VII^e siècle. Dans l'Antiquité, les écrits de Strabon, Ptolémée, Dion Cassius et Tite Live évoquent sa confluence avec le Rhône qui l'enlève et l'entraîne à la mer. La Saône forme donc un couple avec le Rhône, ce qui alimente fortement la statuaire lyonnaise. Elle est l'élément féminin de ce couple qui forme la confluence. En 1548, pour l'entrée d'Henri II à Lyon, la Saône est alors représentée de façon alanguie sur le double arc de triomphe du port Saint-Paul avec des roseaux et des herbes ce qui l'oppose fortement au Rhône. La statue des frères Coustou, au pied de la statue de Louis XIV qui date de 1713, montre une Saône voluptueuse, aux formes arrondies, tout à fait le portrait de la femme de cette époque. Puvis de Chavannes, au palais Saint-Pierre, la peint en créature aquatique que cherche à pêcher le Rhône. Dans le monument de la place Carnot dédié à la République et aujourd'hui disparu, la Saône, associée au Rhône, emporte sur son dos la nef de la République pilotée par la ville de Lyon. Le bas relief d'André Vermare de 1905 au palais de la Bourse la représente en compagnie du Rhône, fils des âges farouches.

Une rivière paisible aux crues catastrophiques

La Saône, qui prend sa source au seuil de Lorraine et est longue de 480 km jusqu'à sa confluence, a ses hautes eaux en hiver avec un maximum en février et un minimum en été. Cette rivière a une pente faible, moins de 5 cm par kilomètre, ce qui fait qu'elle s'étale et qu'au XVIII^e siècle, avant que des travaux de dragage la creusent et lui donnent un chenal profond de plus de 3 m favorable à la navigation, elle est de très faible profondeur. Son débit à Couzon est de 445 m³ à la seconde. C'est une rivière indolente au courant lent, ce qui fait dire à Jules César dans *La guerre des Gaules* : « Son cours est d'une incroyable lenteur, au point que l'œil ne peut juger du sens du courant ». Ses crues sont longues à la montée, mais aussi à la descente. Son cours, à l'époque de la fonte des glaciers au quaternaire est repoussé dans la traversée de Lyon contre la colline de Fourvière par le Rhône et est obligé de creuser un véritable défilé qui porte un nom qui parle de lui-même, Pierre Scize. La pente s'accélérait après Neuville et donc aussi le courant font qu'elle entre à Lyon, à la hauteur de Vaise où son lit se rétrécit, avec de la force et s'engouffre sous les arches du pont de Pierre - ou pont du Change - avec violence, car les rochers qui affleurent accélèrent encore le courant. C'est pourquoi, cette rivière paisible, qui n'a pas de place pour s'étaler à Lyon, donne des crues catastrophiques comme les inondations mémorielles de 1840, son débit est alors de 3180 m³ à la seconde, et de 1856. Celles-ci aboutissent à la démolition du pont de Pierre et à la construction de quais afin de la contenir.

La Saône, une véritable rivière-rue

La Saône est, jusqu'à la Révolution, la rivière lyonnaise, l'artère historique de la ville. Dans l'Antiquité, elle coule au pied du forum, installé sur la colline de Fourvière. Dans les temps difficiles du bas empire romain, à partir du IV^e siècle, elle voit la population se regrouper le long de son cours dans le quartier dit actuellement du Vieux Lyon, car le plomb des aqueducs ayant été volé et, de ce fait, devenus sans utilité, la Saône retrouve son rôle de fournisseur d'eau. Au Moyen Âge, la Saône est la rivière où se déroulent la fête des Merveilles qui est liée au culte des martyrs de 177 et qui consiste, entre autre, à jeter des taureaux dans la Saône du haut du pont de Pierre depuis une trappe, de les poursuivre en nageant derrière eux et enfin de les égorger, ceux-ci une fois rattrapés rue Ecorche-Bœuf, aujourd'hui rue du port-du-Temple. C'est aussi là où l'on se baigne quand il fait chaud, non sans danger, car nombreuses sont les noyades, la rivière qui accueille au Moyen Âge sur ses rives des étuves, lieux mal famés, suscitant rixes et turpitudes, donnant naissance par leur situation au « bord d'eau », à la notion de bordel. Les plus réputées de ces étuves au XIV^e siècle étant celles de la rue « Très-Monnaie », aujourd'hui rue des Trois Maries. C'est dans la Saône que l'on puise son eau, qu'on lave son linge et que l'on rejette ses eaux sales. De nombreuses embarcations la sillonnent. Cette effervescence humaine le long de la Saône est très bien rendue par la gravure de Jean-Jacques de

Boissieu de 1785. Elle est bordée par de nombreux ports, une vingtaine au XVIII^e siècle. Sur la rive droite, du Nord au Sud, s'alignent: le port-Mouton, là où ont débarqué pendant longtemps les souverains et hôtes de marque, le port de l'Observance à la place du conservatoire national supérieur de musique, le port Saint-Paul, le port de la Baleine, le port de Roanne, le port de l'Archevêché, le port du Sablet où l'on a découvert lors du creusement du parking de la place Benoit Crépu des barques gallo-romaines, le port Saint-Georges. Sur la rive gauche, se succèdent le port de Neuville, le port de la Feuillée, là où les Lyonnais peuvent emprunter des bèches, petits bateaux payants, pour traverser la rivière, le port Saint-Antoine, le port du Temple, le port du Roy, près de Bellecour, le port de l'Arsenal. La Saône étant navigable, des coches d'eau transportent, et ce jusque dans les années 1920, des voyageurs entre Lyon et Mâcon depuis les ports de la rive gauche. Quant aux ponts, la Saône n'est traversée pendant longtemps que par un seul pont, le pont du Change ou de Pierre qui date de la fin du XI^e siècle. À la veille de la Révolution, il existe sur la Saône cinq ponts, de piètre qualité et de médiocre robustesse, et seul le pont du Change est sans péage. Les péages, institués au XVII^e siècle par les compagnies privées qui construisent les ponts, sont supprimés sur les ponts de la Saône en 1865, lorsque l'État rachète les droits de péage. Le XIX^e siècle voit les ponts se multiplier sur la Saône avec la technique des ponts suspendus, dont le premier est celui de l'Île-Barbe qui date de 1827. La Saône est aussi le lieu où se déroulent les joutes, ces tournois sur l'eau très populaires à Lyon et représentés sur le plan scénographique de 1550.

La Saône, hier marginalisée, est de retour au centre de l'espace urbain

L'époque contemporaine, qui engendre industrialisation et urbanisation, fait perdre à la Saône son rôle central aux dépens du Rhône, car elle apparaît comme la rivière du passé par rapport à la modernité du Rhône, même si dans le quartier de Vaise s'installent des établissements chimiques, en particulier ceux de François Gillet. Elle est aussi la rivière du brouillard jaune venu de la Dombes, responsable du ciel de suie, celui qui donne à Lyon, parce qu'il « brouillasse » selon l'expression d'Alphonse Daudet, le « bocon », c'est-à-dire la « grosse bouche » ou mal à la gorge. Certes, les Allemands font sauter la plupart des ponts sur la Saône le 1^{er} septembre 1944, mais, à cette époque, elle n'a toujours pas récupéré son rôle central dans la ville, à l'image des quartiers de la rive droite, le futur Vieux Lyon, encore bien oubliés et ceux de la rive gauche, noirs et de triste approche. La décision prise par André Malraux, alors qu'il était ministre de la culture sous le général De Gaulle, de faire ravalier régulièrement les façades des immeubles des quais de Saône en leur donnant une couleur ocre – référence à l'Italie dont Lyon est proche –, a correspondu au début de la renaissance des berges de Saône. Le tourisme pour le Vieux Lyon sur la rive droite et les bouquinistes pour la rive gauche, le tout associé à une vie nocturne autour de restaurants et de clubs, confirment cette renaissance. L'aménagement de ses berges, lors du deuxième mandat de Gérard Collomb, qui vient compléter celui de la confluence où les bords de Saône sont fortement valorisés, a pour volonté de rendre à cette rivière une position esthétique et festive au sein de l'espace urbain lyonnais et ainsi de récupérer une place d'égale importance au Rhône au sein du couple Rhône-Saône.

La Saône est à nouveau une rivière porteuse de jeux de lumière, celle qui a plu aux peintres, en particulier à Turner ou à Johan Barthold Jongkind en 1874, mais aussi à ceux de l'école lyonnaise, tel Carrand ou Couty.

GRANDLYON

communauté urbaine

Direction de la Prospective et du Dialogue Public
20 rue du lac - BP 3103 - 69399 LYON CEDEX 03

www.millenaire3.com

II. LE RHÔNE, UN LONG FLEUVE À L'HISTOIRE PAS TRANQUILLE

Le Rhône, élément masculin du couple Rhône-Saône, a vu sa position à Lyon fortement changer. De fleuve frontière, il est devenu le fleuve de la modernité, tout en créant une rive droite et une rive gauche, ce qui à Lyon a un sens historique, à la différence de la Saône pour qui l'opposition des rives est beaucoup moins marquée.

Un fleuve violent

Il n'a qu'un nom depuis l'Antiquité, Rhodanus. Il est caractérisé par la violence de son cours depuis sa source au mont Saint-Gothard à 1750 m d'altitude, par son courant rapide, par son débit fort, autour de 1300 m³ à la seconde au nord de Lyon, par sa masculinité par rapport à la féminité de la Saône. La poétesse lyonnaise Mme Giroud-Abel évoque « un coursier couvert d'écume... un fleuve conquérant ». Il a ses hautes eaux au printemps, lors de la fonte des neiges. Quand ses hautes eaux sont plus précoces et qu'elles coïncident avec la crue de la Saône, cela donne des inondations catastrophiques. La première référence à une crue du Rhône nous est donnée par la chronique de Grégoire de Tours qui évoque celle de 580 qui voit une partie de la cité engloutie par les eaux et la population réfugiée en haut de la montée Saint-Sébastien. Cette violence se retrouve à chaque siècle, même si quelques dates méritent d'être retenues. En 1408, l'hiver exceptionnel fait que ses eaux sont prises par les glaces, mais un brusque dégel ravage plus de deux cents maisons lyonnaises. En 1476, une arche du pont de la Guillotière est emportée et le roi Louis XI ne peut entrer dans la ville. Par la suite, la liste de ses violences est longue : 1497, 1501, 1542, 1570, 1616, 1711, 1765, 1787, 1801, 1812, 1823, 1840 et surtout 1856 qui voit le Rhône s'installer place Bellecour et envahir la rive gauche détruisant maisons en pisé, moulins et multipliant les sans-abri à qui Napoléon III vient distribuer des secours. Certes, depuis 1757 une digue en sable est élevée à l'entrée de la ville, à la Tête d'Or, puis une autre aux Charpennes à Villeurbanne, mais en 1856 le fleuve les emporte. En 1861, le préfet Vaisse décide de construire une digue en dur au nord de Villeurbanne qui supporte aujourd'hui le boulevard de ceinture. Cette construction et par la suite celle des barrages limitent la dimension dévastatrice des crues. Certes, les eaux du Rhône continuent à envahir régulièrement les bas ports, comme en 2003 ou 2008. Cette brutalité du Rhône se lit dans la statuaire le représentant. Dans l'arc de triomphe construit pour l'entrée d'Henri II à Lyon en 1548, il est représenté en homme puissant et furieux avec une barbe et des cheveux mouillés, tenant un timon pour montrer qu'il est navigable. Au pied de la statue de Louis XIV, le Rhône, sculpté par les frères Coustou en 1713, est tumultueux. Dans le bas relief de Vermare, près du palais de la Bourse, il redevient un fils des âges farouches, sorti des romans de Rosny l'aîné.

Longtemps, un fleuve frontière

Jusqu'à la Révolution, ce fleuve est étranger à la ville, car il occupe une position de frontière, ce qui lui vient de l'époque où il servait de limite entre le royaume et l'empire. La rive gauche du Rhône est en Dauphiné, même si la paroisse de la Guillotière est rattachée au Lyonnais. Ce fleuve est navigable, ce qui est une grande différence, pendant longtemps, avec la Saône. Il n'est pas une artère de vie comme la Saône, même si au Moyen Âge des étuves sont installées vers l'Hôtel-Dieu, ce qui, compte tenu des populations qui les fréquentent et du bruit, voire des rixes, qu'elles occasionnent, suscite des protestations (déjà !) de riverains. À la suite d'assassinats dans l'étuve de la Chèvre, le Consulat décide de la détruire. Sont installés le long de son cours des bateaux-moulins et surtout des plattes qui sont des bateaux-lavoirs où les Lyonnaises, depuis le début du XIX^e siècle, vont laver leur linge à une époque où l'eau courante n'existe pas à tous les étages. Sous le Second Empire, des chaudières y sont placées permettant de parler de plattes chaudes ! Si leur nombre dépasse la centaine, Saône comprise, en 1900, elles disparaissent après la Seconde Guerre mondiale. Existente également des bateaux permettant de faire dégorger les poissons de la Dombes. Pour traverser le fleuve, n'existe pendant longtemps qu'un pont, celui de la Guillotière, pont à péage construit à la fin du XI^e siècle, voire au début du XII^e siècle, qui est rejoint à la veille de 1789, par un tout jeune pont en bois, pont des Victoires ou pont St-Clair, dû à l'ingénieur Morand qui lui est à péage à la différence du pont de la Guillotière. Un bac à traîlle permet également de relier les deux rives en aval du pont de la Guillotière. Ce fleuve étant une frontière sous l'Ancien Régime, ses quais sont une vitrine pour les voyageurs qui

viennent d'Italie ou du Dauphiné. C'est pour cette raison que les beaux monuments lyonnais de l'Ancien Régime sont situés le long du Rhône sur la rive droite : le quartier St-Clair construit par Soufflot, le collège de la Trinité, l'Hôtel-Dieu, l'hôpital de la Charité.

La Révolution française et l'industrialisation lui donnent son brevet de lyonnitude

La Révolution, moment fondateur de l'identité lyonnaise, lui donne son brevet de lyonnitude. Ce n'est pas la création départementale qui associe Lyon et le Rhône, puisqu'au départ le département dont Lyon est le chef lieu s'appelle Rhône-et-Loire, qui est cet acte fondateur, mais le siège de la ville en 1793. Il sert alors de rempart face aux armées de la Convention, devenant ainsi un fleuve protecteur et non plus destructeur. Durant le siège de Lyon à l'été 1793, des chaînes sont tendues sur le Rhône en amont de Lyon pour éviter toute incursion nocturne des troupes républicaines qui assiègent la ville. Certes, sous la Terreur blanche, c'est dans ses eaux, et non dans celle de la Saône, que flottent les corps des mathevons ou jacobins lyonnais assassinés par les compagnons de Jésus, comme si ceux-ci ne voulaient pas souiller la rivière matricielle.

Cette intégration à l'identité lyonnaise se lisait parfaitement dans le groupe statuaire de la place Carnot, aujourd'hui disparu. Dans cet ensemble statuaire des années 1880, le Rhône devient un acteur de la républicanisation de la ville, entraînant avec la Saône, la nef de la république conduite par Lyon. Avec le XIX^e siècle, la ville qui s'étend à l'Est, traverse le Rhône, annexe les faubourgs, industrialise et urbanise la rive gauche en y créant quatre arrondissements. Les ponts et viaduc se multiplient, d'abord des ponts suspendus, puis des ponts métalliques sur soubassement de pierre à la fin du XIX^e siècle : pont de la Boucle, pont Morand, pont Lafayette, pont des Facultés, pont du Midi, tous gratuits depuis la suppression des péages en 1860. Ces ponts vont souffrir le 1^{er} septembre 1944 quand les Allemands les font sauter pour retarder l'avance alliée. Au XX^e siècle, quelques ponts sont rajoutés et d'autres démolis pour en reconstruire des plus modernes, pas toujours des plus esthétiques, comme le pont de la Guillotière ou le pont Morand qui voit passer dans son tablier la ligne A du métro.

Si le XIX^e siècle rend le Rhône lyonnais, il est alors donné pour responsable du brouillard blanc qui, avec le ciel de suie venu du chauffage au charbon, donne à Lyon une image très négative dans l'imaginaire national. Le brouillard blanc ne diminue qu'avec le réchauffement des eaux du Rhône et ce, consécutivement à la construction des centrales nucléaires du Bugey dans les années 1970. Cependant au XIX^e siècle, le Rhône n'est pas encore devenu tout à fait lyonnais, car sur sa rive gauche s'implante ce que les Lyonnais n'apprécient ou ne valorisent pas beaucoup : la préfecture, l'université et les casernes de la Part-Dieu. L'intégration totale du Rhône dans l'espace lyonnais date des grands aménagements du maire Louis Pradel à la Part Dieu qui forme désormais le deuxième centre de Lyon, déplaçant le centre de gravité de la ville vers l'Est. Cette intégration est devenue totale depuis que la fête des lumières utilise le Rhône comme décor.

L'aménagement de ses berges, sous le premier mandat de Gérard Collomb, lui donne une dimension conviviale et sportive qui fait un peu oublier son image de brutalité, héritée de son hydrologie et de son passé.

GRANDLYON

communauté urbaine

Direction de la Prospective et du Dialogue Public
20 rue du lac - BP 3103 - 69399 LYON CEDEX 03

www.millenaire3.com

III. LA CONFLUENCE, LA QUÊTE DU GRAAL LYONNAIS

La ville de Lyon, hors de ses deux collines, est une ville gagnée sur la confluence du Rhône et de la Saône. Lorsque les glaciers quaternaires disparaissent, leurs nappes morainiques, leurs moraines frontales, leurs produits de fonte fluvio-glaciaires constituent le substrat terminal sur lequel les grands cours d'eau jurassiens et alpins, dont le Rhône, l'Ain, le Doubs et l'Isère, creusent leurs cours vers l'ouest en venant buter contre le rempart tectonique cristallin du Massif Central. Au Nord de Lyon, ce sont les rivières bressanes qui repoussent alors la Saône à l'ouest dans son val actuel, contre les panneaux calcaires du Mâconnais et des Monts d'Or. En amont de Lyon, le Rhône, après sa percée héroïque à travers les chaînons du Bugey et du plateau de Crémieu, divague dans le vaste fossé d'Ambérieu-Pont de Chéruy où, grossi de l'Ain, il vient attaquer la côtère de Dombes et le plateau de la Croix-Rousse, les sape, entretenant ainsi la verticalité des pentes, découpées par des ravines qui permettent d'accéder au plateau. Puis, il fond en de multiples bras ses eaux avec celles de la Saône.

Une confluence qui n'a cessé de progresser vers le Sud

Vers 7000 ans avant Jésus Christ, à la fin de la dernière glaciation, s'établit ainsi un site fluctuant de confluence, au sud du grand lit majeur alluvial du Rhône avec îles et méandres abandonnés. Sur les formations alluviales du lit majeur du Rhône se sont établis Villeurbanne, le parc de la Tête d'Or, les Brotteaux, la Part Dieu, la Guillotière, Gerland et la Presqu'île. Dans la construction de la confluence, le Rhône, par sa puissance, l'emporte toujours sur la Saône qui est rejetée vers le sud, ce qui l'oblige à attaquer le défilé granitique de Pierre Scize. Au débouché de ce défilé, deux bras puissants obliques du Rhône la poussent vers la colline de Fourvière à la hauteur des Cordeliers et de la place Gaileton actuels, construisant ainsi des îles, dont la plus grande est l'île Mogniat. C'est pourquoi, plaquée contre les pentes de Saint-Just, la bande de terre aménageable est très étroite à la hauteur de Saint-Georges. C'est donc le Rhône qui a façonné la verticalité des pentes de la rive droite de la Saône. La confluence a donc beaucoup évolué avant d'être progressivement fixée, au début du XIX^e siècle, dans son site actuel par des aménagements successifs. Les fouilles révèlent que Condate, premier habitat sur le site de Lyon, est une bourgade qui, selon l'expression de Bernard Clavel, est fille du « mariage des eaux en mille et une étreintes ». Les quais et les constructions actuelles sont surélevés par rapport au site de divagation initial, ce qui fait que les installations nautiques gauloises, gallo-romaines ou encore moyenâgeuses se situaient à un niveau plus bas. Autrefois, les bateaux accostent sur la grève ou sur des berges. La première vraie confluence se fait dans l'Antiquité au pied de la Croix-Rousse, à la hauteur des Terreaux, la presqu'île étant alors une île du nom de Canabae. Les Romains assèchent et combler quelques chenaux, mais il faut attendre le Moyen Âge pour voir le chenal des Cordeliers se combler naturellement et permettre ainsi à Ainay d'être relié à la presqu'île. La confluence se fait alors à la hauteur de Choulans, comme le montrent les divers plans où l'abbaye d'Ainay se trouve à l'extrême pointe de la presqu'île et est protégée des eaux par des remparts. Cette situation ne varie pas jusqu'au milieu du XVIII^e siècle. Commencent alors les travaux de Perrache qui repoussent artificiellement la confluence des deux fleuves vers l'aval. Le cours du Rhône est repoussé à l'est avec comblement de l'ancien lit du Rhône et rattachement des différentes îles à la presqu'île. Pour habiller cette histoire de la confluence de façon plus poétique, on peut dire que le « Gaillard » Rhône a toujours cherché à rejoindre le plus tôt la « Belle » Saône, mais l'homme, jaloux de cette union, l'a toujours retardée ! Toute la Presqu'île est une conquête urbaine progressive, de l'Antiquité au XIX^e siècle, en particulier l'urbanisation de la « queue d'Ainay » et l'aménagement des quais après les terribles inondations de 1840 et 1856.

Une confluence oubliée à cause du chemin de fer

Cette confluence est oubliée à partir de la construction de la gare de Perrache qui donne au rail une suprématie sur la voie d'eau et qui coupe le sud de la presqu'île du reste de la ville-centre. Le sud de la Presqu'île est ainsi relié au centre ville par des voûtes, instaurant un quartier qui reste en marge du boom urbain des siècles suivants. En effet, le « derrière les voûtes » devient une expression consacrée pour parler d'un quartier qui, sans être un ghetto, est mal connu par la majorité des Lyonnais qui ne s'aventurent pas au-delà du cours de Verdun. Pourtant, il y a bien une vie derrière les

GRANDLYON
communauté urbaine

Direction de la Prospective et du Dialogue Public
20 rue du lac - BP 3103 - 69399 LYON CEDEX 03

www.millenaire3.com

voûtes, une vie de quartier populaire, le monde des cheminots, autour de la paroisse de Ste-Blandine, un monde de la nuit avec le marché gare, un monde du grand commerce avec la Sucrière ou des minoteries, un monde que l'on préfère ne pas voir, celui des prisons. La construction du centre d'échanges sous Louis Pradel avec l'autoroute en bordure du Rhône finit de fermer ce quartier et de le fossiliser dans son passé.

Une renaissance au XXI^e siècle

Il faut attendre le XXI^e siècle pour que Lyon redécouvre ce qui est un des symboles forts de cette ville, la confluence. Le Grand Lyon lance un vaste programme d'urbanisme appelé « Lyon confluence », dont l'achèvement est prévu en 2019, pour prolonger derrière les voûtes, en cherchant à les effacer, le centre ancien inscrit à l'Unesco et ce, afin de répondre aux besoins d'une ville qui candidate à être parmi les premières métropoles d'Europe. Ce site exceptionnel de plus de 150 hectares, qui doit abriter à terme 17000 habitants, offre cinq kilomètres de quais aménagés dédiés à la promenade et aux loisirs, des immeubles résidentiels et sociaux, des bâtiments administratifs et de services, dont le Conseil régional et les locaux du *Progrès*, des espaces verts, une darse permettant d'abriter un port de plaisance et aussi le futur musée des confluences, le tout desservi par le tramway et prochainement par un pont le reliant au quartier de Gerland. Cette renaissance de la confluence ne fait que poursuivre une œuvre commencée avec la fondation de Lugdunum. Cette conquête, qui s'est faite par étapes, peut être assimilée à la quête du Graal. Enfin mise en valeur et valorisée par Lyon, cette confluence, véritable symbole sexué, à laquelle vient s'ajouter le brouillard, est source d'apparitions qui selon Joseph Jolinon vont du nain batteur de blé aux incarnations des sept péchés. L'égrégore ou âme mystique, voire occulte, de Lyon, surgit de cette confluence, celle qui, pour les défenseurs de cette thèse, a fait que Lyon est la ville des mystères, celle que Huysmans a célébrée dans ses romans en déclarant que Lyon est la ville « où toutes les hérésies survivent »..

Cette confluence est bien, par tout ce que les deux cours d'eau représentent, une matrice identitaire de Lyon et ce, des origines, à nos jours, à la simple différence qu'il a fallu plus de vingt siècle pour que Lyon l'assume pleinement..

IV. LA PLACE DES TERREAUX, CŒUR POLITIQUE DE LYON

L'histoire et le nom de cette place remontent au XVI^e siècle quand sont remblayés les fossés, *terralia* en latin, de la Lanterne, traces d'un ancien bras du Rhône. Depuis cette date, elle est associée à tous les grands moments de l'histoire politique lyonnaise et s'inscrit comme un marqueur fort de lyonnitude, c'est-à-dire d'appartenance à un espace, en l'occurrence Lyon.

Depuis le XVII^e siècle, la place où siège l'hôtel de ville

Par le fait qu'elle héberge depuis le XVII^e siècle sur son côté oriental l'hôtel de ville, lieu du pouvoir municipal, mais aussi, depuis le XVIII^e siècle, les premiers cafés, dont le Café Grand, lieux de convivialité et de sociabilité socio-politiques, elle s'affirme, dans l'espace public lyonnais, comme l'interface privilégiée entre la population et les autorités locales en devenant le lieu des rassemblements politiques et des diverses manifestations qui animent l'histoire lyonnaise. Sous la monarchie s'y tiennent quelques grands rassemblements contestataires comme l'émeute des deux sous en 1786, lorsque les travailleurs de la soie viennent chercher le soutien du Consulat, alors l'autorité municipale, face au refus des marchands-fabricants de leur accorder une augmentation de deux sous par pièce tissée. Elle est aussi le lieu des exécutions, en particulier celles de Cinq-Marc et de Thou en 1642. De cette place partent ou arrivent sous l'Ancien Régime les fêtes et processions religieuses.

Avec la Révolution, la place de la guillotine

C'est avec la Révolution française que cette place acquiert pleinement son statut de cœur politique de Lyon. Sur cette place, les Lyonnais fêtent, le 29 juin 1789, la réunion des députés des trois ordres aux Etats Généraux en une seule assemblée, l'Assemblée nationale. Sa dimension politique grandit avec la mise en place, à partir du 12 avril 1790, d'un maire et d'un conseil municipal élus. Devenue place de la Liberté, le peuple y plante, le 8 juillet 1790, un arbre de la liberté, puis s'y regroupe, quelques jours plus tard le 26 juillet, pour réclamer violemment l'abolition des barrières d'octroi. Une fois la guerre déclarée le 20 avril 1792, les volontaires du département de Rhône-et-Loire viennent s'inscrire, pour s'enrôler dans l'armée, sur des registres déposés place des Terreaux. C'est sur cette place qu'a lieu la journée du 29 mai 1793 quand les sections modérées se soulèvent contre la municipalité exagérée dirigée par les « Chalier ». Après la prise de la ville le 9 octobre 1793 et le décret de la Convention « Lyon n'est plus » du 12 octobre 1793, la guillotine, qui trône sur cette place entre novembre 1793 et avril 1794, tranche des centaines de têtes. Cet événement donne à cette place une symbolique politique dramatique. Pendant longtemps, et ce jusque dans les années 1980, des Lyonnais, descendants de guillotins, ne traversaient jamais cette place en biais pour ne pas fouler l'emplacement du « rasoir national » !

Aux XIX^e et XX^e siècle, la place des révolutions, des manifestations et des proclamations

Quand Bonaparte vient à Lyon en 1802 pour se faire élire président de la République italienne, lors de la Consulta, il est reçu place des Terreaux, non par le maire, puisque Lyon n'en a plus, mais par les maires des trois divisions. Quand Napoléon 1^{er} quitte Lyon en mars 1815, lors des 100 jours, il fait afficher « Lyonnais, je vous aime » sur cette place, cri d'amour que rarement les Lyonnais entendent. En 1830, pour les Trois Glorieuses, c'est sur cette place que se reconstitue la garde nationale à la demande du peuple en armes. En novembre 1831, les canuts descendent des pentes de la Croix-Rousse vers les Terreaux et s'emparent de l'hôtel de ville. Plus de 50000 personnes martèlent alors un slogan qui fait le tour de l'Europe : « Vivre en travaillant ou mourir en combattant ». En 1848, les Voraces, canuts républicains militant pour une république sociale, envahissent l'hôtel de ville les armes à la main et se rassemblent sur la place pour faire aboutir leurs revendications sur les

nouvelles autorités. L'annonce du choix du drapeau tricolore et non du drapeau rouge est faite sur cette place par le commissaire de la République, Emmanuel Arago en février 1848.

Quand Napoléon III vient à Lyon en mars 1852, lui qui vient de supprimer la mairie centrale, il est reçu à l'hôtel de ville, puisque la préfecture y est alors logée et traverse la place des Terreaux pour se rendre à l'opéra. Le 4 septembre 1870, c'est sur le balcon de l'hôtel de ville qu'est proclamée la République face à la foule réunie sur la place. Le 28 septembre de la même année, Bakounine et ses amis internationalistes tentent, sans succès, de lancer la révolution sociale à partir de la place des Terreaux. En juin 1894, Sadi Carnot, avant d'être assassiné par Caserio, participe à un banquet à l'hôtel de ville situé dans le grand salon donnant sur la place des Terreaux. Herriot, le maire qui occupe plus de 50 ans de vie municipale lyonnaise, n'hésite pas à s'y rendre pour rencontrer ses administrés. Lors de la seconde guerre mondiale, Pétain, les 18 et 19 novembre 1940, y est acclamé par les Lyonnais, puis après l'occupation de la zone sud le drapeau nazi est accroché au balcon de l'hôtel de ville et signifie aux Lyonnais l'occupation de leur ville. Avec la libération de Lyon, le 3 septembre 1944, les chars de la 1^{ère} division y sont stationnés et le général français Diego Brosset parcourt cette place en jeep et escalade, avec elle, les marches de l'hôtel de ville. C'est aussi aux Lyonnais amassés sur cette place que de Gaulle, le 14 septembre 1944, déclare que « Lyon est capitale de la Résistance. Quand Edouard Herriot revient de captivité le 19 mai 1945, il parcourt la place des Terreaux et reçoit l'hommage de la population avant de se rendre à l'hôtel de ville. Il est alors accompagné du commissaire de la République, Yves Farge, et du maire provisoire, Justin Godart. Lors des voyages présidentiels, tous les chefs d'Etat sont reçus à l'hôtel de ville et sortent par le portail donnant sur la place pour un bain de foule.

Lorsque commence l'histoire des manifestations, au début du XX^e siècle, les Terreaux sont toujours inscrits dans l'itinéraire des manifestants, comme sous le Front populaire. En 1968, les étudiants terminent souvent leurs nombreux défilés et manifestations sur cette place. Les chefs d'Etat lors du G7 de 1996 et les footballeurs de l'OL, lorsqu'ils sont champions de France, se montrent à la foule amassée sur la place depuis le balcon de l'hôtel de ville. Lors de la fête de Lumières, organisée désormais autour du 8 décembre, la place des Terreaux est toujours celle où les animations sont les plus élaborées.

Cette place aux pigeons, relookée par Buren sous la municipalité de Michel Noir, est fille de l'eau, celle qui jaillit du sol et celle qui coule de la fontaine Bartoldi. Elle est bien une place de confluences politiques pour la population lyonnaise quand celle-ci manifeste sa joie ou sa colère, c'est-à-dire quand bat le cœur de Lyon !

V. BELLECOUR, POUMON ET VITRINE DE LYON

Rien ne laissait supposer à l'époque romaine que la zone inondable où des entrepôts de marchandises et quelques belles demeures sont installés, comme en témoignent les mosaïques trouvées place des Célestins ou rue Jarente, deviendrait la plus belle place de Lyon, son poumon, sa vitrine et son véritable centre d'échanges.

Le poumon de Lyon

Après la désaffection qui suit l'époque romaine, ce lieu est évoqué à la fin du XII^e siècle, lorsque l'archevêque de Lyon y possède une vigne désignée sous le nom de « bella curtis » (beau jardin). Au siècle suivant, c'est devenu un terrain marécageux. La première gravure que l'on possède, celle d'Androuet du Cerceau, la représente en 1548 comme une grande place nue bordée d'arbres du côté Rhône. En 1557, on y passe une revue des pennons ou milice bourgeoise de la ville, ce qui lui donne une dimension récréative. En 1562, le baron des Adrets y établit un camp d'artillerie pour ses hommes. En 1569, est tirée sur cette « grande et spacieuse plaine et belle au possible », un feu d'artifice pour célébrer la victoire de Jarnac. On parle à cette époque du pré de Bellecour qui appartient à la famille Le Viste. Le sort de ce pré est déterminé par Henri IV. En 1600, il fait faucher les mauvaises herbes par ses gardes suisses et manifeste au Consulat son désir de le voir acquérir le pré de Bellecour afin d'aménager une place publique, ce qui est fait en 1604.

L'originalité de ce quadrilatère de six hectares tient au fait que, dans une ville où l'espace est rare, il soit encore non construit au moment de son achat par le Consulat. L'explication est donnée par Amable Audin lors des fouilles du XX^e siècle qui révèlent que le sous sol est jonché de briques, de tuiles et de débris d'amphores, remblai datant de l'époque romaine, ce qui a stérilisé le sol et rendu ce terrain peu attractif. Au XVII^e siècle, un jeu de mail est établi sur le côté sud et trois cents tilleuls sont plantés en ordonnant à la population de ne point les endommager. Simon Maupin en fait un plan en 1625 et la beauté de cette place fait penser aux échevins qu'une statue de Louis XIII pourrait y être installée. L'estampe d'Israël Silvestre en 1643 montre une place, sans statue, avec deux allées en sautoir et une allée médiane. Quelques années plus tard, Samuel Chappuzeau (1656) écrit dans *Lyon et son lustre* qu'elle est recouverte d'un gazon vert si uni qu'on dirait un tapis turc. Le 28 décembre 1658, le jeune Louis XIV, en séjour à Lyon, rend une ordonnance qui fait défense à la ville de Lyon d'« en aliéner, échanger ou vendre aucune partie et d'y laisser bâtir aucune maison ou édifice ». Elle devient ainsi une place d'armes. Sur cette « belle cour », le Consulat décide en 1686 d'édifier une statue équestre du Roi-Soleil. La statue fondue à Paris arrive à Lyon en 1701, au bout d'un an de périple, via l'Atlantique, le détroit de Gibraltar et la vallée du Rhône. L'inauguration n'a lieu qu'en septembre 1713, presque à la fin du règne, car le Consulat manque de moyens pour l'installer. La place prend alors le nom de Louis-le-Grand. L'œuvre de Martin van der Bogaert, dit Martin Desjardins occupe le centre de la place avec à sa base les sculptures du Rhône et de la Saône des frères Coustou. Au XVIII^e siècle, cette place devient le lieu où les fortunes lyonnaises s'affichent. De beaux hôtels particuliers et de majestueux immeubles, construits sur les plans de Pierre de Cotte, s'élèvent autour de la place agrémentée par des bassins et ombragée par des tilleuls. Bellecour, poumon d'une presqu'île où l'espace non bâti est rare, devient un lieu de promenade. De plus, cette place, par sa superficie, donne de la majesté à la ville et de la fierté à ses habitants qui la considèrent comme une des plus grandes places... du monde.

Une place emblématique des grands événements de l'histoire lyonnaise

Avec la Révolution, Bellecour perd sa statue, qui est fondue pour faire des canons, son nom, elle s'appelle désormais place de la Fédération, ses belles façades, puisqu'elles sont dénoncées par le décret du 12 octobre 1793 « Lyon n'est plus » comme des marques de la morgue aristocratique lyonnaise et donc vouées aux pioches des démolisseurs. C'est Couthon qui donne le premier coup de

GRANDLYON
communauté urbaine

Direction de la Prospective et du Dialogue Public
20 rue du lac - BP 3103 - 69399 LYON CEDEX 03

www.millenaire3.com

pioche en octobre 1793. Cette place est devenue, avec ses amas de pierres, un espace civique « régénéré », sur lequel sont organisées des fêtes, comme celle de l'Être suprême le 8 juin 1794. Bonaparte, Premier consul, décide de la reconstruction des immeubles de Bellecour, lors de son retour de Marengo le 28 juin 1800. Il s'arrête alors à Lyon pour la pose de la première pierre. En faisant acte de refondation, il est un nouveau Munatius Plancus. En 1802, lors de la Consulta, Bonaparte y passe en revue l'armée d'Égypte sous un arc de triomphe de Joseph Chinard. Elle porte désormais le nom de place Bonaparte, puis Napoléon. En 1804, le pape Pie VII, de passage à Lyon pour le sacre de l'Empereur, bénit la ville et ses habitants depuis une fenêtre de l'immeuble sis au n° 3. En 1815, les immeubles et les façades sont loin d'être reconstruits. Sous la Restauration, la place retrouve sa statue de Louis XIV en empereur romain, chef d'œuvre de Lemot, avec les statues des frères Coustou qui regardent vers l'amont et non vers l'aval des deux cours d'eau ! La statue est inaugurée le 6 novembre 1826. La place devient le jour un des lieux de la convivialité lyonnaise avec de nombreux cafés et restaurants et la nuit, un lieu de prostitution. En 1829, la ville consent à la construction de deux pavillons, dans l'un desquels on peut jouer au billard. Ces deux pavillons sont reconstruits dans leur forme actuelle par Tony Desjardins en 1856. En 1834, lors de la révolte républicaine, les tilleuls sont endommagés par les bombardements et par le fait qu'ils sont transformés en barricades. En 1848, des marronniers remplacent les tilleuls. En 1870, les inscriptions sont enlevées sur le socle de la statue, excepté le nom du sculpteur, ce qui lui donne un caractère anonyme qui la fait appeler « cheval de bronze ». Le côté bourgeois de la place explique-t-il que le premier attentat anarchiste vise le café l'*Assomoir* en octobre 1882 ? Sous le gouvernement de Vichy, les autorités pétainistes proposent que l'on débaptise la place pour l'appeler « Place Pétain ». Le Maréchal refuse que l'on enlève le nom à une place qui appartient à l'histoire de Lyon. En revanche, le nom de Louis XIV est réinscrit en 1943 sur le socle de la statue. Cette place a été pendant longtemps un lieu patriotique, le 14 juillet y a vu de nombreux défilés militaires et le 14 juillet 1942, malgré l'interdiction des autorités, les Lyonnais s'y sont réunis avant de se rendre à la statue de la République place Carnot. Le 27 juillet 1944, l'occupant nazi, pour essayer de porter un coup fatal à la Résistance dont les actions ne cessent de monter en puissance, y fusille cinq jeunes résistants, dont Gilbert Dru et Francis Chirat, et y laisse leurs cadavres exposés plusieurs heures. *Le Veilleur de pierre* témoigne pour les générations postérieures de cet événement tragique et affirme ainsi que Lyon fut la capitale de la Résistance.

Bellecour ou le vrai centre d'échanges de Lyon

À partir de la fin du XIX^e siècle, se tient sur la place Bellecour le tournoi de boules de la Pentecôte organisé par *Le Progrès* et *le Lyon républicain*. Il n'y a pas un touriste qui ne se fait pas prendre en photo devant cette statue éponyme de cette ville, désormais classée au patrimoine mondial de l'Unesco, avec en toile de fond la basilique de Fourvière. La place Bellecour n'est pas le cœur politique de la ville comme celle des Terreaux, mais elle a toujours été un lieu d'expression officielle ou non, à caractère non violent. Si pour Jean Reverzy, elle fut la place des angoisses, pour la majorité des Lyonnais elle est actuellement la place où s'exprime le multiculturalisme lyonnais. C'est sur cette place, unique par sa dimension à Lyon, que se rassemblent les foules manifestantes ou festives, surtout depuis que les lignes du métro A et D s'y croisent. Le socle de la statue de Louis XIV va même jusqu'à servir régulièrement de support à des tags politiques, voire à des « dazibaos », permettant au « cheval de bronze » de retrouver vie. C'est sur cette place que les tentes du ministère de Madame le ministre Christine Boutin en septembre 2007 ont été installées pour débattre de la question du logement ou celles de l'Association Don Quichotte pour le droit au logement. Cette place, sous laquelle a été creusé un parking en 1966, sert aussi d'espace privilégié pour les fêtes des Lumières, pour des expositions temporaires ou des salons, comme celui du livre en novembre.

Bellecour est bien le lieu de regroupement de tous ceux et celles qui veulent exprimer une opinion ou se retrouver en se donnant rendez-vous « sous la queue du cheval » ou encore, depuis peu, dans les méandres des lettres du nouveau slogan de Lyon « Onlylyon ».

GRANDLYON

communauté urbaine

Direction de la Prospective et du Dialogue Public
20 rue du lac - BP 3103 - 69399 LYON CEDEX 03

www.millenaire3.com

VI. AINAY, UNE LECTURE EN 3D

Ce nom, aux étymologies variées - allant d'une origine grecque signifiant temple à une origine gallo-romaine signifiant cours d'eau - représente, à la fois, une abbaye, un quartier de Lyon et un sanctuaire de l'esprit lyonnais.

Ainay est d'abord une abbaye

Située au sud de la presqu'île, l'église Saint-Martin d'Ainay est ce qui demeure de la puissante abbaye d'Ainay dont Lyon en 2007 a commémoré le 900^{ème} anniversaire. En effet, cette église, la seule de style roman dans la ville, est consacrée à Saint-Martin par le pape Pascal II lors de son passage à Lyon en 1107. L'histoire de cette abbaye, située proche de la confluence dans une zone longtemps inondable et marécageuse, donne lieu à toute une série de légendes. Selon certains, les premières pierres du monastère auraient été posées après le martyrologe de 177, une fois les cendres des martyrs déposées sous l'autel d'une basilique construite en leur honneur. D'autres affirment que c'est la reine Brunehaut qui l'aurait relevée de ses ruines en 612, après la destruction par les Vandales au V^e siècle. Les sources historiques devenant plus fiables au X^e siècle, elles nous informent sur le fait que c'est sous la direction d'Amblard, abbé d'Ainay à partir de 937, que les travaux prennent corps pour s'achever au début du XII^e siècle. Cette abbaye, placée sous la règle de St-Benoit, compte près de 50 moines au XIV^e siècle et connaît une prospérité et un rayonnement exceptionnels dans le royaume. Les armées du baron des Adrets, lors de l'occupation protestante de Lyon en 1562, endommagent fortement l'abbaye. En 1685, le pape Innocent XI sécularise l'abbaye et transforme les moines en chanoines. Au XVIII^e siècle, avant la Révolution, les chanoines vendent les terrains autour de la collégiale. Les travaux d'urbanisme de la fin du XVIII^e siècle avec Perrache et ceux du XIX^e siècle avec de nombreuses percées de rues finissent par transformer totalement la configuration ancienne. Il ne reste alors plus que l'église qui est classée au titre des monuments historiques en 1840.

Ainay est ensuite un quartier

Dans l'Antiquité, ce quartier correspond à l'île de Canabae. Au Moyen Âge, le nom d'Ainay est celui de l'abbaye du même nom. Le quartier d'Ainay commence à se constituer à la fin du XVIII^e siècle, après les travaux de Perrache, mais c'est au XIX^e siècle que l'identité socio-politique de quartier se constitue. La première question qui se pose est de fixer les délimitations de ce quartier. Il y a une vision étroite qui l'inscrit dans un quadrilatère ayant pour côtés les quais de Saône à l'Ouest, la rue Victor Hugo à l'Est, la place Bellecour au Nord et le cours de Verdun au Sud. Cet Ainay serait l'Ainay authentique qui correspond à la paroisse St-Martin d'Ainay. La vision plus large englobe en partie les paroisses de Ste-Croix et de St-François, couvrant alors une superficie allant de la place Bellecour au Nord au cours de Verdun au sud, de la rue de la Charité à l'Est au quai de Saône à l'Ouest. Ainay est catalogué comme étant le quartier incarnant la bourgeoisie lyonnaise si particulière et si bien décrite par Jean Dufourt dans *Calixte ou l'introduction à la vie lyonnaise* ou encore dans le roman *Rue de la République* de Dugrand et Vallaëys. Pourtant, rien au départ ne prédispose ce morceau de presqu'île, actuellement dans le 2^e arrondissement, à tenir ce rôle dans la géopolitique lyonnaise.

Ainay est enfin un sanctuaire

Alors pourquoi Ainay est-il devenu Ainay, un quartier porteur de la mémoire blanche de Lyon, celle léguée depuis la Révolution française par Imbert-Colomès, alors qu'il n'a été le théâtre d'aucune violence révolutionnaire ? Il est vrai qu'Ainay peut être perçu, par ceux qui n'y résident pas, comme un sanctuaire de l'esprit et de la mentalité de Lyon où la froideur le dispute au manque d'ouverture sur l'extérieur. Est parce que ce quartier est un peu coupé de la ville et de ses grandes transformations urbanistiques des XIX^e, XX^e et XXI^e siècles ? Est-ce parce qu'il est à l'abri de la gare de Perrache et proche de la Saône, deux « barrages » contre la modernité dix-neuviémiste, qu'il est devenu un isolat socio-politico-culturel et donc un conservatoire de la mémoire blessée lyonnaise ? Quoi qu'il en soit se sont regroupées à Ainay les élites traditionnelles, nostalgiques de l'Ancien Régime, devenues légitimistes, passésistes et, par leur catholicisme militant, hostiles durant la plus grande partie du XIX^e

siècle à la République maçonnique et laïque. C'est dans ce quartier que se sont installées les facultés catholiques au milieu des années 1870 à un moment où la III^e République est encore aux mains des royalistes ! Avec l'encyclique de Léon XIII de 1892 demandant aux catholiques français de se rallier à la République, ce quartier et l'arrondissement avec lui votent à Droite, ce qui fait que depuis Gailleton, dernier élu républicain de gauche en 1904, aucun candidat de gauche n'a gagné les suffrages des électeurs de ce quartier aux élections municipales. La loi de 1905 de séparation des Églises et de l'État a été très mal vécue à Ainay. Les familles d'Ainay, longtemps nombreuses en descendance, ont su nouer des relations matrimoniales et professionnelles hors d'Ainay, assurant ainsi leur survie économique et culturelle.

S'il ne faut pas exagérer cette dimension à part d'Ainay, ce quartier est cependant l'anti Croix-Rousse ou l'anti Guillotière, des quartiers porteurs de mémoire populaire, mais aussi l'anti 6^e arrondissement qui lui est le quartier de la nouvelle bourgeoisie, celle du XIX^e siècle, et des cadres supérieurs nouveaux venus à Lyon. Jean Dufourt dans son *Calixte* parle, pour désigner l'anti-Ainay, du « genre Brotteaux », synonyme de dissipation, d'ostentation, de luxe.

Ainay n'incarne nullement, malgré les propos journalistiques souvent imprimés, la lyonnitude, car celle-ci se veut un processus de construction et d'identification où se mêlent les éléments qui ont fait Lyon et ceux qui font que l'on se sent de Lyon, qu'on en soit natif ou non. De ce fait, elle n'est nullement l'émanation d'un seul quartier, même si celui-ci contribue à sa construction.

VII. DE FOURVIÈRE, MARIE NARGUE MARIANNE

Pour comprendre ce rapport difficile à Lyon entre Marie et Marianne, c'est-à-dire entre l'Église catholique et la République, il est nécessaire de rappeler la dimension catholique de la ville et le traumatisme révolutionnaire.

Lyon et Marie

Le lien entre Lyon et la chrétienté tient au martyrologe de 177 quand sont martyrisés des chrétiens, dont Blandine, dans l'amphithéâtre des Trois Gaules sur les pentes de la Croix-Rousse. Celui-ci est fondateur de Lyon ville chrétienne, primatie des Gaules en 1079 suite à l'attribution par le pape Grégoire VII et ville catholique au terme des guerres de religion. De plus, le vœu des échevins, le 12 mars 1643, dédie Lyon à la Vierge qui est célébrée chaque 8 septembre au sanctuaire de Fourvière, du moins jusqu'à la Révolution. En 1848, Monseigneur de Bonald renoue avec la tradition et prononce la consécration de Lyon à Marie. Les tensions entre les maires républicains de la III^e République et l'Église catholique qui se positionne dans le camp des opposants à la républicanisation stoppe l'ascension à Fourvière le 8 septembre. Il faut attendre l'édilité de Francisque Collomb pour voir la municipalité reprendre le chemin de Fourvière. Entre temps, le 8 décembre, instauré en 1852, célèbre l'installation d'une statue de la Vierge sur la chapelle de Fourvière. Cette date ouvre le culte marial qui voit la ville être illuminée par des bougies dans des verres de couleur posés sur le rebord des fenêtres par les Lyonnais. Si cette fête, en devenant à la fin du XX^e siècle la fête des Lumières, n'est plus seulement un acte de foi, la colline de Fourvière, où trône depuis son achèvement en 1896 une basilique monumentale, voit s'inscrire en lettres de lumière « Lyon à Marie ». Fourvière, la colline qui prie selon Michelet, domine la ville et sert de point de repère pour tout voyageur qui arrive à Lyon.

Lyon et Marianne

La Révolution française, moment d'accouchement de la première République, est aussi l'époque du traumatisme lyonnais consécutif à l'épisode du soulèvement de Lyon en 1793 et à la répression qui s'en est suivie. Depuis cette date, la République est responsable de près de 2000 morts, de la suppression du nom de la ville - Lyon devient « Commune affranchie » - et de destructions à la suite du fameux décret de la Convention du 12 octobre 1793 « Lyon n'est plus ». La République, telle qu'elle a été entrevue en 1793, serait-elle le pire des gouvernements pour les Lyonnais ? Tel n'est pas le cas, car les Lyonnais ne rejettent pas la République, à condition que celle-ci soit celle à laquelle ils aspirent, c'est-à-dire une République loin des extrêmes et qui ne favorise pas la contestation sociale exagérée. Pour les catholiques, les violences de 1793 sont un nouveau martyrologe qui est récupéré par la frange réactionnaire pour faire de Lyon une ville qui s'est battue pour le roi et pour Dieu, contre le Satan révolutionnaire athée et républicain, et qui en mémoire de ces nouveaux martyrs tombés pour la cause du roi et de Dieu a élevé une chapelle expiatoire sous la Restauration. Donc, le problème de Lyon vis-à-vis de la République, c'est de savoir quelle place, elle peut occuper en son sein. À l'intérieur de la République, il y a Paris qui occupe tout l'espace politique, qui monopolise le pouvoir, alors que Lyon a la nostalgie de son rang de capitale, celle des Gaules dans l'Antiquité, puis du royaume de France lors des guerres d'Italie à la Renaissance. À l'extérieur de la République, ce n'est pas possible, car la conception de la République à la française est « Une et indivisible » et quiconque cherche à sortir de la République est coupable de fédéralisme, donc de désunion et subit la répression du pouvoir central. La seule place possible pour Lyon au sein de la République, c'est de se positionner à la périphérie, place inconfortable et que la République ne peut que critiquer, mais qu'elle ne réprime pas. Cette situation, cependant, ne participe pas à l'amélioration de l'image de Lyon, tantôt lue comme la « Rome » du socialisme, tantôt comme une ville « blanche », mais jamais lue pour ce qu'elle est, une ville modérée qui rêve de décentralisation. Lyon est donc une ville girondine et non montagnarde, une ville peu jacobine et qui avant la loi Defferre de 1982 n'a nullement trouvé sa place dans le diptyque républicain Gauche-Droite de la vie politique française. C'est pour cette raison que Lyon soutient le coup d'Etat de Brumaire an VIII réalisé par Bonaparte, car celui-ci promet de restaurer Lyon ruinée par la République révolutionnaire. En 1848, Lyon proclame la République après Paris, mais vite les Voraces rappellent aux élites libérales lyonnaises, mais aussi à la majorité de la population, le mauvais souvenir des « Chalier » de 1793, d'où l'option pour une République conservatrice dès fin juin 1848, puis le soutien à la répression des Voraces en juin 1849 et enfin l'acceptation du coup d'Etat de Louis-Napoléon Bonaparte le 2 décembre 1851. Le 4 septembre 1870,

GRANDLYON
communauté urbaine

Direction de la Prospective et du Dialogue Public
20 rue du lac - BP 3103 - 69399 LYON CEDEX 03

www.millenaire3.com

Lyon proclame la III^e République avant Paris. Vite se pose la question de la nature de la République, sociale ou libérale ? Lyon et la majorité de la population repoussent les Internationalistes emmenés par Bakounine fin septembre 1870 et constatent, avec satisfaction, que la Commune qui a lieu à la Guillotière est un échec. La République, qui au plan national, réprime les communards correspond à la vision modérée qu'ont Lyon et les Lyonnais de la République. À partir de ce moment là, la République devient, selon la formule de Thiers, le moins mauvais des régimes. Lyon accepte donc ce régime et se dote d'une municipalité républicaine, même si elle n'a pas pour la République les yeux de Chimène !

Les monuments de Marie et de Marianne, des marqueurs de ces tensions

Cette tension entre Marie, la protectrice, et Marianne, la destructrice, peut se lire dans la statuaire de Marianne à Lyon qui est un bon exemple de l'ambiguïté lyonnaise à l'égard de la République. Pour le centenaire de 1789, la ville décide d'élever une statue à la République place Perrache. Cette statue trône au centre de la place, en face de la gare et dans le prolongement de la rue Victor Hugo, et s'élève au milieu d'un ensemble statuaire imposant. Elle accueille les voyageurs en soulignant, symboliquement, la dimension républicaine de cette ville. Marianne ne met-elle pas la main sur la tête d'un lion qui est domestiqué ! Elle tourne alors le dos à la statue de Louis XIV, place Bellecour et à la colline de Fourvière où est en train de s'élever la basilique. Quand celle-ci est terminée, Marie veille sur Louis qui lui regarde en direction des Terreaux, le cœur politique de Lyon. Face à ces deux marqueurs forts de l'espace symbolique lyonnais, la statue de la République, au bout de la presqu'île, illustre bien cette situation marginale de la République à Lyon. Cette statue, qui n'est pas achevée en 1889, n'est donc pas inaugurée pour le centenaire et, en juin 1894, elle ne reçoit pas de légitimité républicaine, puisque le président Carnot est assassiné avant son inauguration. Depuis les travaux du métro dans les années 1970, cette statue a été dépouillée de ses ornements et a été reléguée sur le côté oriental de la place. Le centre d'échanges de Perrache la sépare désormais de la gare et, tous les jours, elle fait face à Marie sur la colline de Fourvière qui, elle, brille de mille feux !

La réconciliation entre Lyon et la République est scellée en 1905 avec l'élection du républicain Herriot qui incarne parfaitement la République à la lyonnaise. Par la suite, cette municipalité républicaine cohabite harmonieusement avec l'archevêché. Cependant, Marianne attend toujours une reconnaissance plus visible de la part de la municipalité lyonnaise, afin d'être, elle aussi, un marqueur de l'espace lyonnais.

VIII. LA CROIX-ROUSSE, QUAND MÉMOIRE ET HISTOIRE SONT AU CORPS A CORPS

La Croix-Rousse, colline qui domine la presqu'île, est la fin du plateau de Dombes qui surplombe le Rhône et la Saône par une pente ou côtère assez raide. Le gros caillou, symbole croix-roussien par excellence, y a été déposé en tant qu'élément morainique lors de la fonte des glaciers.

La Croix-Rousse, des pentes et un plateau

Il est bon de rappeler que la Croix-Rousse comprend des pentes, lyonnaises depuis toujours, et un plateau formant une paroisse, puis avec la Révolution une commune indépendante rattachée, non sans résistance, à Lyon en 1852. Son nom lui a été donné par une croix en pierre dorée de Couzon plantée au carrefour actuel de la montée de la Boucle et de la rue Coste en 1560 par le cardinal de Tournon. Cette croix, marquant l'entrée de la paroisse du côté Nord et étant visible de loin, fait qu'on parle désormais de la « Croix-Rousse » pour désigner ce faubourg de Lyon. Cette croix est détruite par les protestants en 1562. Remplacée en 1600, elle prend place près des remparts, rue Audran. La Révolution la met à bas. Napoléon 1^{er}, lors de sa venue à Lyon en 1805, en fait rétablir une nouvelle en pierre grise qui est démolie avec l'extension de la ville et la destruction des remparts en 1861. Le maire Michel Noir (1995-2001) en rétablit une à l'endroit originel, croix qui déchaîne la colère des associations laïques. La colline de la Croix-Rousse est selon Michelet la colline qui travaille.

La colline de la Croix-Rousse, un haut-lieu de l'histoire

Le *Nouvel Observateur* d'août 2007 a classé la Croix-Rousse parmi les 100 lieux historiques de France. Elle est entrée dans l'histoire nationale comme étant la colline des canuts, celle de la révolte de 1831, révolte considérée improprement par de nombreux penseurs politiques et historiens, comme une des premières révoltes ouvrières, voire prolétaires, de l'ère industrielle. En fait, la révolte de novembre 1831, la seule qui puisse mériter le nom de révolte des canuts, est plus une « émotion » d'hier qu'une révolution sociale. Les canuts se battent pour obtenir une augmentation du tarif, revendication ancienne, et non pour établir un régime politique nouveau. Pour Lyon, la Croix-Rousse, plateau et pentes, est associée à la soie, aux canuts, à un savoir faire original qui a donné naissance au système de la Grande Fabrique au cœur de la prospérité économique de la ville, mais aussi à la naissance du mouvement mutualiste avec Pierre Charnier et de la pensée sociale, qu'elle soit chrétienne ou laïque. C'est bien le XIX^e siècle qui lui donne cette identité de colline laborieuse et dangereuse aux yeux de la bourgeoisie au pouvoir, à qui le peuple dans la rue fait peur. Pour cette bourgeoisie, la Croix-Rousse est la colline des barbares selon l'expression due à la plume du journaliste conservateur Saint-Marc Girardin en 1831. En revanche, elle représente pour tous les Républicains du XIX^e siècle et plus tard pour la Gauche française la colline qui incarne la lutte du peuple contre les inégalités sociales et qui réclame vouloir « Vivre en travaillant ou mourir en combattant ».

Une colline janusienne

La Croix-Rousse, aujourd'hui regroupée dans les 1^{er} et 4^e arrondissements, est donc un haut-lieu historique de Lyon, mais aussi de l'esprit lyonnais où se mêlent traboules, Guignol et canuts, ce que le touriste débarquant à Lyon veut découvrir. À cet aspect historique présent dans toutes les histoires de Lyon, mais aussi dans tous les guides, est venue s'ajouter une construction mémorielle relativement récente, à un moment où Lyon, confrontée à l'urbanisation galopante des grands ensembles sous Louis Pradel, a cherché à valoriser les quartiers qui offre encore un « esprit de village », ce qui est le cas du 4^e arrondissement qui correspond à l'ancien faubourg avec son marché richement achalandé et presque quotidien sur le boulevard, sa grande rue commerçante, son entrelacs de rues où se succèdent petites maisons et immeubles à forte hauteur de plafond où autrefois prenaient place les métiers à tisser. L'ex-commune de la Croix-Rousse ne peut cependant se revendiquer, même si elle

GRANDLYON
communauté urbaine

Direction de la Prospective et du Dialogue Public
20 rue du lac - BP 3103 - 69399 LYON CEDEX 03

www.millenaire3.com

entretient cette image, être plus lyonnaise que Lyon, sachant que ses quartiers de lyonnitude datent de moins de deux siècles ! Jusqu'en 1848, les pentes, aujourd'hui le 1^{er} arrondissement, sont séparées du plateau par un rempart démoli sous la Seconde République et remplacé, sous le Second Empire, par le boulevard de la Croix-Rousse qui sert de limite entre les deux Croix-Rousse. En 1870, l'assassinat du commandant Arnaud témoigne certes d'une symbiose entre les pentes et le plateau, mais elle est la dernière expression de cet esprit rebelle qui est le propre de l'esprit canut. Avec la Commune de 1871, la Guillotière, quartier de forte mixité sociale et foyer des nouvelles industries, la détrône comme lieu des violences collectives. Il faut dire qu'à cette époque, la soie et donc les canuts sont en fort recul. C'est pour cette raison que la municipalité lyonnaise, avec comme chef de file celle du 4^e arrondissement, cherche à relancer à partir de 2011 le « Novembre - hommage à la révolte des canuts de 1831 - de la soie et des canuts », mois qui se veut porteur de manifestations historiques, mémorielles et ludiques autour de ce thème porté par plusieurs associations ou institutions, telles *La Maison des Canuts*, *L'esprit canut* ou encore *Soierie vivante*.

La Croix-Rousse est bien janusienne. Il y a celle du 4^e arrondissement qui est aujourd'hui, même si dans sa partie ancienne elle offre encore un habitat traditionnel à la population socialement mêlée, un quartier résidentiel en voie de « gentryfication », car recherché par les catégories sociales aisées et les nouveaux venus qui connaissent ce nom et s'enorgueillissent en s'y installant d'habiter au cœur de Lyon, tout en valorisant sa dimension village ! Il y a aussi la Croix-Rousse du 1^{er} arrondissement, quartier longtemps laissé à l'abandon et donc occupé par des populations jeunes ou socialement en difficulté, mais qui est aujourd'hui en pleine reconquête par des amoureux de beaux volumes qui découvrent la qualité des logements une fois ceux-ci restaurés.

Cette dimension janusienne est bien inhérente à la colline de la Croix-Rousse puisque s'y opposent, depuis le XIX^e siècle, histoire et mémoire, ces deux notions ne faisant pas obligatoirement bon ménage, car dans l'Antiquité Mnémosyne, déesse de la mémoire, et Clio, sa fille et aussi muse de l'histoire, ne s'entendaient déjà pas du tout !

GRANDLYON

communauté urbaine

Direction de la Prospective et du Dialogue Public
20 rue du lac - BP 3103 - 69399 LYON CEDEX 03

www.millenaire3.com

IX. LE PONT DU CHANGE, UN DES GRANDS ACTEURS DE L'HISTOIRE LYONNAISE

Quel drôle de nom pour un pont ! Ce n'est pas parce que l'on change de rive qu'un pont de Lyon portait ce nom, mais parce qu'il est associé à un moment essentiel de l'histoire de Lyon.

Un pont aujourd'hui disparu...

Le premier pont du Change, premier pont de Lyon et sans péage, traversait, en prenant appui sur un affleurement rocheux, la Saône entre Saint-Nizier sur la rive gauche et le quartier épiscopal sur la rive droite. Élevé à la place d'un pont romain disparu, ce pont de 211 mètres est construit en 1070 en réutilisant des matériaux romains, d'où son nom originel de « pont de pierre » ou pont Saône. Il comprend neuf arches de pierre, dont « l'arche des merveilles » envahie par des maisons et des boutiques. Ce « ponte vecchio » lyonnais traverse huit siècles d'histoire lyonnaise en résistant à toutes les inondations, aux violences liées à la guerre et aux émotions urbaines. Est-ce la protection de l'oratoire de la Vierge qui en est responsable, comme l'atteste la décision prise en 1676 par l'archevêque de l'époque d'y enlever la statue à cause de sa réputation miraculeuse, ce qui suscite attroupements et désordres perturbateurs de l'ordre public ! La modernité du XIX^e siècle va avoir raison de cet édifice, bien avant le mandat municipal d'Antoine Gailleton, né prématurément sur ce pont le 17 novembre 1829. L'aurait-il sauvé ? Ses arches rapprochées gênent la circulation fluviale à vapeur, mais surtout comme l'ont révélé les inondations de 1840, son architecture accentue à cet endroit le débit de la rivière qui ne peut s'écouler facilement et entraîne un débordement de ses eaux, fortement dommageable dans la presqu'île. Il est détruit en 1842-1843 et, parallèlement, est mené le dérochement du lit. Le nouveau pont du Change est construit un peu plus en aval et le duc de Nemours, fils du roi Louis-Philippe, l'inaugure en 1847. Il prend brièvement, jusqu'à la révolution de 1848, ce nom, puis retrouve son nom initial qui permet à l'histoire de rester présente quand on traverse ce pont. Un nouveau pont en béton, datant du milieu des années 1970 le remplace de façon peu esthétique et, qui plus est, lui enlève son nom historique en devenant le pont Maréchal Juin. Cette fois, la mémoire lyonnaise est dépossédée d'une partie de son glorieux passé, lorsque Lyon était une ville de foires et de banquiers, donc de change. Redonnons à l'histoire sa place !

...et qui pourtant fut un des marqueurs du grand XVI^e siècle lyonnais...

C'est le 9 février 1420, par sa lettre de Vienne, que le régent du royaume, le dauphin Charles, accorde à Lyon deux foires franches, exemptes d'impôts, ouvertes à tous les marchands et admettant les monnaies étrangères. La première foire s'ouvre le premier lundi après Pâques et se tient sur la rive droite de la Saône sur la place des Changes, place jusque-là appelée « de la Draperie », et plus tardivement dans un bâtiment construit en 1653 qui devient vite le cœur des transactions, la loge du Change. Le pont de Pierre, situé en face de cette place, prend alors le nom de cette activité et à son débouché sur la rive droite se tient la douane. Quant à la seconde foire, elle a lieu en novembre, à la Saint-Martin et se tient sur la rive gauche de la Saône, dans la presqu'île, rue Mercière. Chacune de ces foires dure dix jours. Devant le succès des deux premières, une troisième foire est instituée par Charles VII en 1444. Par sa lettre d'Angers, le roi porte à trois semaines la durée des trois foires qui ont pour calendrier d'ouverture, la première le mercredi de la semaine de Pâques, la seconde le 26 juillet et la dernière le 1^{er} novembre. La quatrième est accordée par Louis XI en 1463. Supprimées à la mort de Louis XI, elles sont rétablies sous le règne de Charles VIII en 1494. Ces foires participent à la première « métropolisation » européenne de Lyon en attirant plus de 160 sociétés de commerce, fréquentées par plus de 6000 personnes venues de Flandre, de Toscane, de Lombardie, de Genève, du sud de l'Allemagne, voire du Levant. Elles font de Lyon la première place économique du royaume, puisqu'elles représentent, lors de leurs tenues, plus des trois quarts de l'activité économique de la France et sont également à l'origine d'un développement économique et culturel de Lyon autour de la soie et de l'imprimerie dans la première moitié du XVI^e siècle. Lors de ces foires, le commerce des textiles prédomine aux côtés des épices, des cartes à jouer, des livres, de l'orfèvrerie, des cuirs et de

GRANDLYON

communauté urbaine

Direction de la Prospective et du Dialogue Public
20 rue du lac - BP 3103 - 69399 LYON CEDEX 03

www.millenaire3.com

l'argent. N'est-ce pas à Lyon qu'est créée la première bourse française en 1506 ! Après la prise de la ville par les protestants en 1562 qui ouvre la période instable des guerres de religion, les foires de Lyon perdent de leur intérêt et les marchands les désertent pour Genève. Si au XVII^e siècle les foires ont disparu, l'activité bancaire demeure avec le négoce international des tissus de soie qui nécessitent des opérations de change. Ce grand XVI^e siècle lyonnais est aussi celui de l'installation à Lyon d'étrangers qui vont parfaitement s'intégrer à cette ville qui, depuis sa fondation romaine, est un carrefour assez cosmopolite. Les exemples les plus réussis sont ceux des banquiers florentins, les Guadagni, devenus la famille de Gadagne, dont l'hôtel particulier abrite aujourd'hui le musée d'histoire de Lyon, ou encore du natif de Nuremberg Jean Kléberger, connu sous le nom de « l'homme de la roche » ou encore du « bon Allemand ». Cette association foires, banquiers et Lyon au XVI^e siècle fait de ce siècle une époque brillante pour Lyon où l'humanisme rivalise avec la poésie et ce, grâce à la richesse de sa pléiade, dont les plus brillants représentants sont Maurice Scève et Louise Labé, dite la « Belle Cordière ».

... et dont la disparition reflète les mutations de la géographie économique de Lyon

Le retour en force de la banque à Lyon a lieu avant le retour de la foire. En effet, le XIX^e siècle voit l'apparition, aux côtés de la banque familiale liée à la soie, de la banque moderne, celle qui accompagne l'industriel dans sa démarche créatrice nécessitant des investissements. La première à répondre aux besoins nouveaux est le Crédit Lyonnais dont l'acte constitutif date du 6 juillet 1863, à l'initiative de Jean Arlès-Dufour et d'Henri Germain. Suit en 1865, la Société lyonnaise de dépôts, de comptes courants et de crédit industriel, plus communément appelée la « Lyonnaise de banque » dont Édouard Aynard devient le directeur et qui est celle qui est associée à la fermentation industrielle de la fin du XIX^e siècle autour de la chimie, de la mécanique, du rail ou encore du textile. Ces banques ont déserté la rive droite de la Saône pour s'installer dans la Presqu'île, devenue le poumon financier de la ville. À cette époque, le premier pont du Change n'existe plus et le second ne traverse plus la Saône à la hauteur de la place du Change où il n'y a plus, depuis longtemps de changes, mais où il existe toujours une loge, reconstruite au XVIII^e siècle par Soufflot et transformée en temple protestant en 1803 ! Quant à la foire, son retour date de 1916, en pleine Grande Guerre, à la suite d'une décision voulue par le maire Herriot, à la fois patriotique, concurrencer la foire de Leipzig, et économique, promouvoir les produits de l'industrie lyonnaise et française. La première manifestation a lieu place Carnot, puis un palais lui est construit sur les bords du Rhône dans les années 1920, témoignant ainsi du recul de la Saône et de l'affirmation du Rhône dans le Lyon moderne. Cette foire a déménagé en 1985 au profit du grand Lyon, à Eurexpo à Chassieu.

La mémoire de ce pont disparu doit être entretenue, car il a officié à un dynamisme économique auquel le Lyon contemporain se réfère et qui a toujours été une des caractéristiques de la réussite lyonnaise.

GRANDLYON

communauté urbaine

Direction de la Prospective et du Dialogue Public
20 rue du lac - BP 3103 - 69399 LYON CEDEX 03

www.millenaire3.com

X. GERLAND OU LE « GO EAST » LYONNAIS

Gerland n'est pas seulement un stade de football ! C'est un quartier de Lyon qui correspond au sud de la rive gauche du Rhône, délimité par des voies ferrées et le Rhône, appartenant au faubourg de la Guillotière jusqu'en 1852 et qui est situé dans le 7^e arrondissement depuis sa création en 1912. Il représente même les deux tiers de cet arrondissement.

Longtemps, un quartier peu valorisé

Pendant longtemps, il n'est qu'un territoire inondable, dont le nom viendrait de la racine celtique « gerl » signifiant ruisseau, ce qui est vérifiée par les nombreuses îles du Rhône qui le parcourent. Les plus petites forment de très petits ruisseaux, les mouches ou moches, terme qui vient du latin *musteus* ou de l'italien *moscio* qui signifie baveux ou morveux, qui donnent à la partie nord de Gerland son nom de la Mouche. Après la grande inondation de 1856, l'homme remblaie à plus de 2 mètres au dessus du fleuve, et construit des digues, encore renforcées après l'inondation de 1918. L'eau laisse alors la place à de nombreuses industries.

À Gerland et à la Mouche sont implantées les installations polluantes, encombrantes, et bruyantes : usines chimiques, abattoirs ou ateliers d'équarrissage, usine d'incinération, ateliers mécaniques, port pétrolier. Ce quartier n'est donc pas du tout résidentiel et les baraques, voire les bidonvilles, visibles jusqu'aux années 1960, l'emportent sur les immeubles. En 1840, l'armée construit le fort de la Vitriolerie, élément important des fortifications de Lyon, en fonctionnement jusqu'en 1912 et la ville les abattoirs avec la grande halle, construite selon les plans de Tony Garnier, qui sert, avant son ouverture, à l'exposition internationale du printemps 1914, rapidement interrompue à cause de la guerre. Après cette guerre, le stade s'élève, Lyon rêvant des Jeux olympiques de 1924. Tony Garnier le construit à l'antique, avec une place privilégiée pour l'athlétisme et une capacité de 30000 places. Point de J.O, mais un stade inauguré en 1926 qui devient un lieu où les sociétés de gymnastique se plaisent à y faire des lendits - manifestations de masse regroupant des jeunes effectuant ensemble des mouvements gymniques sur fond musical - et Herriot des grandes messes lyonnaises, comme celles des années 1930 avec les enfants des écoles, bien avant que l'OL s'en empare.

Ce quartier est pendant longtemps un espace mixte où se mêlent des champs, des installations industrielles, une cité jardin, des logements populaires et des terrains vagues, même si la Mouche a son identité propre, avec ses habitations à bon marché (HBM), et forme un espace de vie populaire au sein du quartier de Gerland. Le bombardement américain du 26 mai 1944 ne vise pas Gerland, mais des bombes tombent cependant sur le quartier, en particulier sur l'usine Olida, tuant plus de 60 personnes. Dans cet espace faiblement urbanisé s'installent des immigrés, des déracinés de la campagne et Gerland est considéré, jusqu'à l'aube des années 1960, comme une terre de mission pour les congrégations catholiques, mais aussi pour le Parti communiste ! Il y a aussi des guinguettes au bord du Rhône où l'on danse aux beaux jours et où l'on mange des fritures de goujons. Le pont Pasteur construit en 1923 qui relie Gerland au quartier de Perrache ne change pas vraiment le quartier et le port fluvial, construit dans les années 1930, renforce sa dimension industrielle.

Une réserve foncière qui fait son succès après la Seconde Guerre mondiale

Après la Seconde Guerre mondiale, Gerland est une immense réserve foncière, en partie désertée par les industries chimiques qui se sont installées au sud de Lyon dans le fameux couloir de la chimie, et donc toujours peu intégré à Lyon. La mutation n'a lieu qu'au début des années 1960 sous la municipalité Pradel. Ce dernier renforce sa dimension sportive en construisant le palais des sports et des immeubles remplacent les baraques. Les municipalités suivantes font de ce quartier périphérique, industriel et sportif, un quartier intellectuel avec l'installation des deux Écoles normales supérieures, en 1987 pour les sciences et en 2000 pour les lettres, aujourd'hui réunies sous une seule direction, d'une cité scolaire internationale en 1992 pour satisfaire le personnel d'Interpol, d'une annexe de l'Université Lyon I en 2001 et d'un technopôle ou cluster, vite devenu un pôle de compétitivité international, autour des biotechnologies avec le siège social de Mérieux et la présence de nombreux laboratoires, mais aussi un quartier de grandes manifestations avec la transformation de la halle de

GRANDLYON
communauté urbaine

Direction de la Prospective et du Dialogue Public
20 rue du lac - BP 3103 - 69399 LYON CEDEX 03

www.millenaire3.com

Tony Garnier en salle de spectacles ou de salons et d'un parc hôtelier de qualité. Le prolongement de la ligne B du métro jusqu'à Gerland confirme sa pleine intégration dans la cité. La construction actuelle d'une ligne de métro jusqu'à Oullins renforce encore l'intégration de Gerland dans le Grand Lyon. L'aménagement du parc des berges du Rhône, au sud de Gerland et limitrophe à la confluence, témoigne que Lyon a rattrapé Gerland. La volonté de relier ce quartier par un ou des ponts au quartier de la confluence confirme l'importance de ces deux pôles dans le Lyon du 21^e siècle.

L'éventuelle construction d'un nouveau stade pour l'OL à Décines risque de faire disparaître l'amalgame entre Gerland et son stade, ce qui permettrait à ce quartier d'être vraiment connu pour ce qu'il est aujourd'hui. Il ne reste du temps passé que la dimension militaire avec l'ancienne Vitriolerie devenue le quartier général Frère, le port Édouard Herriot avec ses 6 km de quais et ses conteneurs depuis la disparition de l'activité pétrolière sous la municipalité Noir à la suite d'un incendie, encore quelques entreprises et ateliers, derniers vestiges d'un passé totalement révolu. L'habitat populaire a laissé la place à des immeubles résidentiels et ceux qui ont connu la Mouche et Gerland jusqu'aux années 1950 ont du mal à reconnaître leur ancien quartier.

La pleine intégration de Gerland dans l'espace lyonnais grâce à ce « go east » vingtiémiste fait de ce quartier un des éléments forts de la métropolisation lyonnaise.

XI. LES BROTTEAUX, UN QUARTIER PIONNIER ET MUTANT

L'orthographe des chartes du Moyen Âge veut que le terme Broteaux ne s'écrive qu'avec un seul « t », même si l'administration lui attribue deux « t » au début du XIX^e siècle. Le mot a plusieurs origines. Il peut venir du vieux français « Brot » qui veut dire arbuste, du verbe « brouter », les animaux broutant sur ces Broteaux, ou encore des bras ou lones, c'est-à-dire à une île sculptée par le Rhône dans ses alluvions lors de ses crues qui font que de nouveaux chenaux sont tracés au dépens d'anciens qui deviennent des bras morts.

Le pont construit par Morand valorise les Brotteaux

Au XVII^e siècle, la rive gauche du Rhône, située sur la paroisse de la Guillotière, géographiquement en Dauphiné, mais liée économiquement et socialement à Lyon, est toujours composée de terrains vagues, inondables où poussent des saules, comportant quelques champs cultivés et même une ferme, celle de la Tête d'Or, installée depuis le XVI^e siècle. Pour aller à Lyon, il faut traverser le seul pont existant, celui de la Guillotière. À cette époque, le Rhône est un fleuve marginal par rapport à Lyon, dont l'axe principal est encore et toujours la Saône. À la fin de XVII^e siècle, les terres des Brotteaux sont transmises par legs à la ville de Lyon, mais surtout aux Hospices de Lyon ; le Consulat se fixant alors aux Terreaux, le centre de gravité politique de la ville se trouve en face des Brotteaux. Les Hospices installent plusieurs bacs à traile entre les deux rives et y construisent des allées, telles la Grande Allée, l'allée des Soupirs et celle des Zéphirs, qui se bordent de guinguettes. Les Brotteaux, avec un bassin d'eaux jaillissantes et ses chaises pour jouir du spectacle, deviennent un lieu de distraction et de promenade ombragée pour les habitants de la ville. La construction du pont des Victoires construit par Morand en 1774 modifie radicalement le rapport des Lyonnais avec ce nouvel espace « pionnier » que sont les Brotteaux. En effet, la ville étant saturée démographiquement, les Brotteaux peuvent jouer le rôle de poumon urbain et urbanistique pour Lyon. Morand et les propriétaires des terrains préparent un lotissement aux Brotteaux, ce qui est facilité par le fait que le Consulat et les Hospices ont construit, en 1756, une digue pour contenir le Rhône lors de ses crues. Pour attirer de nouveaux résidents dans ce futur quartier, Morand multiplie les attractions comme l'ascension de montgolfières le 19 janvier 1784 qui emportent Montgolfier et sept autres passagers et l'ascension du 4 juin 1784 faite en présence du roi de Suède. Il y a aussi des spectacles forains des courses de taureaux, des chevaux de bois, des marionnettes. Une chanson met en avant les agréments d'une promenade aux Brotteaux :

*Allons aux Broteaux
Ma mie Jeanne
Allons aux Broteaux
Car il fait beau
Nous y mangerons
Une salade,
Nous y danserons
Un rigaudon.*

Avec la Révolution, les Brotteaux entrent dans l'histoire lyonnaise

La Révolution interrompt cette dynamique urbaine, même si la fête de la Fédération, fin mai 1790, a lieu dans la plaine des Brotteaux, donnant à ce lieu une dimension symbolique, celle d'une union des Lyonnais dans la France nouvelle en train de naître. Les Brotteaux acquièrent leur dimension tragique lors des événements de 1793, après la prise de la ville par les troupes de la Convention. Les 4 et 5 décembre 1793, 209 Lyonnais condamnés à mort sont tués par mitraille, achevés à l'arme blanche et enterrés dans une fosse commune dans la plaine des Brotteaux – actuel angle des rues Louis Blanc et de Créqui - où s'élève aujourd'hui une chapelle expiatoire après la démolition, à la fin du XIX^e siècle, d'une pyramide construite sous la Restauration, dans la crypte de laquelle trône un autel fait avec les têtes et les os des fusillés de 1793.

GRANDLYON

communauté urbaine

Direction de la Prospective et du Dialogue Public
20 rue du lac - BP 3103 - 69399 LYON CEDEX 03

www.millenaire3.com

Après la Révolution, les Brotteaux sont occupés par un bâti anarchique et populaire, lié en partie au fait que la propriété du sol appartient aux Hospices de Lyon qui en conservent l'usufruit, ce qui permet de construire des « taudis neufs ». C'est aux Brotteaux que Mourguet monte son premier spectacle de Guignol en 1808. Dans les années 1820, l'Elysée lyonnais, s'étendant dans le quadrilatère actuel rue Duguesclin, gare des Brotteaux, rue Cuvier et cours Lafayette, est un véritable parc de loisirs avec stand de tir, café-concert, restaurant, chevaux de bois, jeux de boules et les fameuses Montagnes russes, attraction exceptionnelle. Un parc concurrent se monte en 1822, Les Montagnes françaises, dans le quadrilatère actuel rue Duquesne, rue Crillon, Boulevard des Belges et rue Garibaldi, avec un Noir à l'entrée, un labyrinthe de glaces, des fakirs et les Montagnes françaises. Vers 1840, les deux affaires qui ont fusionné périclitent.

La décennie 1850 est fondamentale pour les Brotteaux

Une fois la Guillotière devenue lyonnaise en 1852, ce sont les terribles inondations du Rhône en 1856 qui sont un tournant urbanistique pour ce quartier. Sous la férule du préfet Vaïsse, les petites maisons des Brotteaux, surtout le long des axes principaux et près du parc de la Tête d'Or qui date de la même époque, laissent la place à de beaux immeubles de type haussmannien. Les Brotteaux deviennent en 1867 le 6^e arrondissement, délimité à l'Ouest et au Nord par le Rhône, à l'Est par la ligne de chemin de fer qui le sépare de Villeurbanne, au Sud par le cours Lafayette. Avant 1914, la construction d'une gare donne à ce quartier une touche de modernité et l'existence de petites installations industrielles, comme celle du premier atelier de Marius Berliet, confirme que la mue résidentielle n'est pas encore achevée. Après la Grande Guerre, la présence du lycée du Parc dote ce quartier d'une structure scolaire qui lui permet, avec ses classes préparatoires, la reproduction des élites. Les îlots de bâti ancien, proches du cours Lafayette, qui demeurent et où s'entassent les immigrés de la Reconstruction et des Trente Glorieuses ne disparaissent que lentement à partir de la municipalité Pradel en liaison avec l'aménagement de la Part-Dieu et sa politique de rénovation urbaine qui va de pair avec une demande de plus en plus forte d'installation dans ce quartier de la part des familles de cadres s'installant à Lyon, attirées par la faible mixité sociale du 6^e arrondissement. De plus, l'aménagement tout récent de la cité internationale avec Interpol et la salle 3000 fait des Brotteaux un des pôles majeurs de la métropole lyonnaise.

Depuis ses origines aquatiques, le quartier des Brotteaux est un territoire pionnier et mutant qui, cependant, garde des traces, voire des cicatrices de son passé.

XII. PLACE CARNOT ET DERRIERE LES VOÛTES DE PERRACHE, DEUX JUMEAUX DIFFÉRENTS

La place Carnot et les voûtes de Perrache sont nées du même œuf, l'aménagement du sud de la presqu'île, mais sur leurs berceaux, la fée chemin de fer aboutit à créer deux jumeaux dissemblables. De ce fait, ces deux quartiers sont porteurs de deux représentations fort différentes de la ville : la première est porteuse d'une image bourgeoise, intégrée à la Presqu'île, donc au centre-ville, la seconde, en revanche, est l'illustration d'un quartier « extra-muros », ségrégué, coupé de la ville et incarnant la dimension populaire, avec l'association très dix-neuviémiste, « classe laborieuse, classe dangereuse ».

La place Carnot est fille de l'aménagement de la confluence par Perrache

La place Carnot, place des Victoires sous le Premier Empire, place Louis XVIII sous la Restauration, place de la République en 1848, place Napoléon sous le Second Empire et enfin place Perrache sous la III^e République, porte ce nom depuis 1889, en hommage à Lazare Carnot - le père de la Victoire à l'époque de la Révolution française - et non pour commémorer le président de la République Sadi Carnot, son petit-fils, assassiné le 24 juin 1894. Cette place est liée au quartier Perrache qui doit son nom à l'homme qui le fait surgir des eaux, des marécages et des graviers et qui repousse la confluence, Antoine-Michel Perrache (1726-1779). Il se situe au sud des anciennes fortifications de Lyon, c'est-à-dire dans le Lyon non historique. Le projet de Perrache consiste non seulement à souder l'île Mogniat par une chaussée, mais aussi à redresser le cours du Rhône à l'est, afin de faire des trois ou quatre îles du confluent un terrain ferme pour l'extension de Lyon au sud. Son projet est à trois dimensions : créer un nouveau quartier avec rues, immeubles, un hôtel du gouvernement avec une place semi-circulaire reliée au Rhône et à la Saône par une avenue ; construire un canal Rhône-Saône permettant d'y placer des moulins à l'abri des crues ; améliorer le trafic fluvial en aménageant une gare d'eau et créer un nouvel axe de circulation en construisant un pont permettant d'améliorer les échanges nord-sud dans une ville à l'espace saturé. Ce plan, trop onéreux est abandonné en 1770 par un Consulat toujours près de ses sous et qui traite le projet de Perrache « d'entreprise d'assèchement de la Méditerranée par un apprenti maçon », mais est repris par son auteur, soutenu par le ministre Bertin. Après avoir obtenu des lettres patentes du roi, il fonde une compagnie avec une vingtaine d'associés en 1771 et commence ses travaux en 1773. Les autorités et la nature lui sont hostiles, la vase emplit la gare d'eau et le moulin ne tourne pas faute de courant. Quand il meurt le 10 octobre 1779, seule la chaussée longeant le Rhône est sortie de terre et un tiers des remblais est seulement réalisé.

La Révolution arrête les travaux. En 1793, c'est par la chaussée Perrache, installée sur le remblai, que l'armée de la Convention pénètre à Lyon le 9 octobre et met fin au siège de la ville. Sous Napoléon Bonaparte, le maire du Midi Sain-Rousset - la constitution de l'an III (1795) supprime la municipalité centrale lyonnaise et la remplace par trois administrations municipales, dont celles du Midi, de l'Ouest et du Nord - établit une promenade sur le cours du Midi, aujourd'hui cours de Verdun. Un projet est porté à partir de 1805 consistant à y construire un palais impérial, à condition d'assécher l'île Perrache en mettant fin aux activités aquatiques implantées, moulins et gare d'eau. Ce qui est fait en 1810. Entre temps, en 1806 Napoléon a accordé à Lyon une subvention de 100000 francs pour ce travail et les Lyonnais, en la personne de leur maire Fay de Sathonay, ont offert à l'Empereur le terrain que la ville vient d'acheter au comte de Laurencin qui ainsi se débarrasse de sa compagnie ayant pris la relève de celle de Perrache après la mort de celui-ci. La chaussée de la Saône commence à émerger. Les travaux sont menés par Cavenne, ingénieur en chef du département. La fin de l'Empire interrompt les travaux, repris pendant les 100 jours, mais en 1815, la cavalerie autrichienne bivouaque sur le cours du Midi. Le contrat n'ayant pas été réalisé, la somme n'ayant pas été payée, les héritiers de la Compagnie obtiennent que la ville conserve le terrain en échange du paiement de la somme de 300000 francs prévus en 1806.

Le sud de la presqu'île est l'orphelin des aménageurs du XIX^e siècle

Le plan d'aménagement date de 1826 sous la municipalité de Lacroix-Laval. La ville cède pour un prix modique à la Compagnie des frères Seguin plus de huit hectares au sud de la presqu'île, à charge

GRANDLYON
communauté urbaine

Direction de la Prospective et du Dialogue Public
20 rue du lac - BP 3103 - 69399 LYON CEDEX 03

www.millenaire3.com

pour eux d'y implanter plusieurs usines et de construire le pont ferroviaire de la Mulatière. Le quartier est alors remblayé, mais il a toujours un aspect rural : il y a des jardins, on y chasse et pêche, un hippodrome existe même ! Le nouveau plan prévoit de tracer une avenue centrale - aujourd'hui le cours Charlemagne - qui relie la place Louis XVIII au pont de la Mulatière et de lotir ce quartier, afin de relier le quartier neuf, au sud des remparts, à ce nouvel espace, l'île Perrache. Le train, qui arrive en 1850, bouleverse ce plan d'aménagement, mais aussi la physionomie du quartier. Pour éviter que la Guillotière, encore non lyonnaise, n'ait la gare, les décideurs lyonnais l'installent à l'entrée de l'île Perrache, coupant la perspective de la confluence et créant un quartier « derrière les voûtes ». À partir de là, le quartier Perrache est divisé en deux par les fameuses voûtes soutenant la voie ferrée.

La dualité sociale et politique de chaque côté des voûtes

La dualité fait qu'il y a un quartier bourgeois en avant des voûtes et un quartier populaire derrière les voûtes. Le premier commence devant la gare et s'étend autour de la place, dénommée à cette époque Napoléon, qui est un ensemble intégré à la ville par la rue Bourbon, actuellement Victor Hugo. Des brasseries renommées, telle la brasserie Georges, et de beaux immeubles, dont le Château Perrache, témoignent de la dimension cossue du quartier. C'est sur cette place emblématique, car elle est située au débouché de la gare et est en quelque sorte une porte de la ville, qu'il y a sous le Second Empire une statue de Napoléon, puis à partir de la fin des années 1880, une statue de la République qui aurait dû être inaugurée, donc légitimée, par Sadi Carnot en juin 1894, ce qui n'a pas lieu à cause de Caserio qui l'assassine rue de la République. Le quartier derrière les voûtes, quant à lui, est coupé de la ville et, de ce fait, oublié. Là, on y installe ou sont déjà installés les prisons, les abattoirs (1836), des usines pour les brasseries, des entrepôts de charbon, l'usine à gaz pour l'éclairage de la ville (1833), l'arsenal (1845), des installations ferroviaires, l'hôtel des postes (1905), puis après la guerre de 1914, le marché gare et le port Rambaud (1926). Ce quartier est désormais populaire avec ses HBM, construites juste avant 1914, et la cité des cheminots après la guerre. Au XIX^e siècle, les journaux dénoncent la dimension mal famée de ce quartier avec ses « apaches » ou mauvais garçons, certains en font même un lieu de perdition, avec ses maisons closes. S'il ne faut rien exagérer, il est vrai que passer les voûtes n'est pas familier aux Lyonnais qui vivent au nord de celles-ci. La dimension ségréguée de ce quartier est renforcée par la construction du Centre d'échanges sous la municipalité Pradel en 1976. Le 2^e arrondissement est fort différent sociologiquement de chaque côté des voûtes, la dimension traditionnelle et conservatrice d'Ainay et de Bellecour s'opposant totalement à l'ancrage populaire et radical-socialiste au sud de la gare. Sous Francisque Collomb, la municipalité prend conscience, enfin, de ce gaspillage urbanistique et les maires successifs échafaudent des plans, sans arriver à résoudre le casse-tête du Centre d'échanges. Il faut attendre la municipalité de Gérard Collomb pour que la reconquête de l'île Perrache soit amorcée et que Lyon rejoigne enfin la confluence et sorte le quartier de derrière les voûtes de son ghetto.

L'aménagement de la confluence a pour ambition de faire de « derrière les voûtes » la vitrine du Lyon du XXI^e siècle. Quelle revanche pour le jumeau oublié !

XIII. LA GUILLOTIÈRE, LE « MELTING POT » LYONNAIS

Que serait Lyon sans l'annexion de la Guillotière ! En effet, ce faubourg, situé en Dauphiné mais faisant partie assez tôt du Lyonnais, couvre toute la rive gauche du Rhône. Rattachée à Lyon en 1789, la Guillotière profite du soulèvement de Lyon en 1793 pour reprendre son indépendance et, par la suite, elle résiste autant qu'elle le peut aux avancées annexionnistes de Lyon. En 1852, dans la corbeille de mariage, elle apporte les immenses espaces de la rive gauche où la ville y délimite, dans les décennies qui suivent, les 3^e, 6^e, 7^e et 8^e arrondissements. En effet, des quartiers naissent de l'ancienne paroisse de la Guillotière : les Brotteaux, Gerland, Monplaisir, la Buire, Part-Dieu, Montchat ou la Guillotière.

Qu'appelle-t-on la Guillotière en tant que quartier ?

De ce fait, la Guillotière, au sens humanisé et historique, ne désigne qu'une partie de cet ensemble, celle qui forme un bourg au débouché du pont en bois ou pont du Rosne, construit à la fin du XII^e siècle au seul endroit où, le pont une fois franchi, la route n'a qu'un très court espace en fonds marécageux avant d'atteindre les hauteurs. Jusqu'à la construction des quais au XIX^e siècle, ce quartier connaît les inondations, comme en 580, 1570, 1616, 1711, 1801, 1840 et 1856.

D'où vient le nom de Guillotière ? Aucune étymologie n'est satisfaisante et avec toutes les propositions faites au cours des siècles, une volumineuse brochure peut être garnie ! En effet, certains avancent que ce nom vient du « gui » que les druides vont chercher dans les forêts du Dauphiné et d'« hostière » qui signifie lieu où l'on garde. L'historien Paradin dit que ce nom lui est donné au XV^e siècle par les grelots et sonnettes des mulets et voitures qui sont nombreux à cet endroit. Ménestrier avance que les anciens textes parlent de la « Grillotière » du fait des nombreux grillots ou insectes qui s'y trouvent. Ce nom pourrait être lié à la grange du sieur Grillot où l'on sert à boire et de là, on est passé à Grillotière, puis Guillotière. Il y a aussi ceux qui rapportent qu'un moine d'Ainay, propriétaire de ce mandement au Moyen Âge, s'appelle l'Agrillotier. Pourquoi pas s'appuyer sur le vieux patois lyonnais où le mot « guillot » désigne les gros vers qui habitent les vieux fromages ou rappeler qu'au bord du Rhône, les sorcières ont l'habitude de se réunir lors du sabbat et en langage celtique le diable est dénommé Guilhaou, d'où Guilhou, Guilhoutière et Guillotière. Après une telle déclinaison de possibilités, il est bien difficile de savoir d'où vient le nom de Guillotière !

Le quartier de la Guillotière, c'est avant tout une place et une Grande Rue

Quoi qu'il en soit, la Guillotière se développe au Moyen Âge au débouché du pont de bois, lieu où les Lyonnais aiment venir soit en promenades, soit pour se désaltérer le gosier dans les cabarets de la Grande Rue où le vin est moins cher, car on ne paye pas l'octroi. Cette Grande Rue est un véritable cordon ombilical qui relie ce faubourg au pont sur le Rhône. Son profil sinueux et sa faible largeur témoignent de son grand âge. Surtout, elle est la dernière étape avant Lyon pour des voyageurs qui viennent d'Italie ou de Savoie. Jusqu'à la Révolution, voire jusqu'à l'installation du chemin de fer, au temps du roulage et des chevaux, abondent les auberges, les relais de poste avec des maréchaux-ferrants et du foin où l'on peut faire ferrer et reposer les montures après un long voyage. C'est par là que Philippe Auguste et Richard Cœur de Lion passent lors de la troisième croisade, mais aussi les papes, Bonaventure et les marchands italiens qui sont venus à Lyon au Moyen Âge. En 1475, une arcade du pont s'étant rompue, Louis XI y loge avec toute sa cour, puis les rois et les soldats en partance pour les guerres d'Italie y passent. Les députés de la Consulta l'empruntent ou encore Napoléon lors de son entrée à Lyon pour les Cent Jours. Les derniers combats lors de la Commune de Lyon s'y déroulent en 1871... Cette rue est devenue au XX^e siècle une rue avec des restaurants populaires, en particulier des friteries, puis les immigrés l'ont occupée, enfin les promoteurs s'y sont intéressés. Seules quelques vieilles maisons anciennes demeurent, comme l'hôtel de la Couronne, près du pont, où Marie de Médicis loge en 1600 lorsqu'elle vient à Lyon pour épouser Henri IV ou l'hôtel de l'Aigle aux n° 105 et 107 qui a vu Napoléon s'y arrêter en 1815, mais aussi quelques petites maisons qui sont les derniers vestiges d'un passé révolu. Entre le pont et la Grande Rue, il y a la place du Pont.

Un des pôles de ce quartier est l'emblématique place du Pont qui tire son nom du fait que l'ancien pont de la Guillotière allait jusqu'à elle. Cette place ronde date de 1811, mais elle n'acquiert un rôle de

GRANDLYON
communauté urbaine

Direction de la Prospective et du Dialogue Public
20 rue du lac - BP 3103 - 69399 LYON CEDEX 03

www.millenaire3.com

place qu'après les inondations de 1856 et la construction de quais. Elle a beau s'appeler place Gabriel Péri depuis 1947, elle reste la place du Pont qui, selon certains, est la Méditerranée au bord du Rhône ou la médina de Lyon. À cheval entre le 3^e et le 7^e arrondissement, elle est le lieu d'une population flottante, avant hier les « Apaches » du père Chevrier, hier les prostituées, aujourd'hui les dealers. Bref, à travers les différentes époques, l'insécurité est le propre de cette place et réhabilitation rime très souvent avec place du Pont. La reconquête urbanistique entreprise avec la mise en place de l'axe Part Dieu-Bellecour entraîne sous la municipalité Noir une volonté de banaliser cette place. En remplaçant le Prisunic avec le premier escalator de Lyon par l'immeuble de verre, le CLIP, la municipalité change l'environnement bâti de la place, mais ne modifie nullement son environnement sociologique, car la place du Pont n'est pas une place ordinaire, c'est un lieu d'échanges où l'on y achète des épices chez Bahadourian installé depuis 1938, de la viande halal, un billet pour un pèlerinage à la Mecque, où l'on y boit un thé à la menthe en discutant sans fin, une place identitaire pour une communauté d'habitants originaires d'Afrique du Nord. Cette identité suscite indiscutablement un racisme chez certaines catégories de Lyonnais, surtout au plus fort de la guerre d'Algérie. Autour de cette place, dans le quartier Moncey, il y a des cafés, des garnis, le monde des populations en transit, parfois en situation illégale. La place du Pont est un lieu de mémoire du Lyon immigré.

Un quartier carrefour

Le quartier de la Guillotière est donc bien un quartier carrefour, celui où les derniers venus s'installent, car il est à la périphérie de la ville, offre des terrains disponibles, des logements ou des garnis bon marché et des emplois sans qualification grâce à l'industrialisation au XIX^e siècle, fabrique de bougies, chimie, verrerie, roulage. Le village de la Guillotière est passé de 1500 habitants au début du XVIII^e siècle, à 6000, un siècle plus tard et à près de 50000 au moment de l'annexion. C'est en effet là que les paysans de l'exode rural s'installent, que les filles de la campagne viennent se faire recruter comme bonnes et que les filles dites de joie travaillent. Les immigrés italiens se multiplient dans les années 1880, puis c'est au tour des Maghrébins après 1945 et des Asiatiques et des Turcs dans les années 1980. De ce fait, ce quartier est, dans le Lyon du XIX^e siècle, lu comme un lieu de pauvreté, de délinquance, de mauvaise réputation, de revendications sociales et politiques, bref un quartier peuplé, dangereux, une cité douloureuse selon des observateurs de cette époque. Ce n'est pas pour rien que la Commune de Lyon en 1871 se déroule à la Guillotière et non à la Croix-Rousse, que les missions d'évangélisation menées par le catholicisme social et dont le meilleur exemple est le père Chevrier et le Prado, s'installent dans ce quartier. Après l'assassinat du président Carnot, les Lyonnais vont « casser » de l'Italien à la Guillotière et durant la guerre d'Algérie, les rafles y sont nombreuses.

Aujourd'hui, ce qu'on appelle la Guillotière reste encore un lieu de mixité sociale, un melting pot, mais ce caractère recule à grande vitesse devant les promoteurs immobiliers en quête de m² à bâtir et les efforts de la municipalité pour se réapproprier ce quartier.

GRANDLYON

communauté urbaine

Direction de la Prospective et du Dialogue Public
20 rue du lac - BP 3103 - 69399 LYON CEDEX 03

www.millenaire3.com

XIV. LE PONT DE LA GUILLOTIÈRE, UN GRAND TÉMOIN DE L'HISTOIRE LYONNAISE

La ville de Lyon est une des rares villes d'Europe à offrir un site de confluence avec un fleuve et une rivière. Si la Saône appartient historiquement à Lyon, le Rhône, lui, est entré lentement dans l'histoire lyonnaise. Cependant, si la rive gauche du Rhône est pendant longtemps une zone marécageuse, car inondable, elle est cependant reliée à Lyon par un pont qui ouvre sur la route de l'Italie, péninsule qui joue un rôle fondamental dans l'histoire lyonnaise, soit par ses marchands, soit par les guerres menées par la couronne de France à partir de Lyon.

Un pont sur le Rhône

Le pont de la Guillotière ou pont du Rhône ou encore pont de la « Guill' » est une institution à Lyon. D'abord, parce qu'il est jusqu'aux années 1770 le seul pont sur le Rhône, comme en témoigne le plan scénographique et les reproductions postérieures, ensuite parce qu'il est chargé d'histoire et enfin parce qu'il demeure en place, malgré des reconstructions, jusqu'au début des années 1950, date à laquelle il est remplacé par un pont métallique achevé en 1954, pont ayant pour vocation de fluidifier la circulation. De quand date-t-il ? Il est difficile, vu l'absence de sources archivistiques, de donner précisément la date de sa construction que les historiens font remonter à la fin du XI^e siècle, voire au début du XII^e siècle. Au départ, il est en bois et sur pilotis, construit en amont du pont actuel, puis après divers effondrements, il est rebâti en pierre. Long de 510 mètres, reposant sur vingt arches, il est, en revanche, fort étroit. Sur la rive gauche du Rhône, il rejoint la Grande-Rue de la Guillotière à l'extrémité de la place du pont. Ce pont, le seul sans péage jusqu'à la suppression des péages en 1860, est fermé la nuit par un pont-levis sur la rive gauche et ce, jusqu'en 1818, date à laquelle, la municipalité rehausse la rive gauche, comblant de ce fait la partie orientale du pont. À l'entrée de ce pont sont installés un des bureaux de perception des octrois ou droits d'entrée dans la ville pour les marchandises, et ce jusqu'en 1901.

Un livre d'histoire

Le pont de la Guillotière, vu la durée de son existence, est un grand témoin de l'histoire lyonnaise. Au passage de la troisième croisade avec Richard Cœur de Lion et Philippe Auguste en 1190, il s'effondre. Lors des inondations de 1476, une arche s'effondre et le roi Louis XI ne peut faire son entrée à Lyon et doit coucher au faubourg de la Guillotière. Il est emprunté par Charles VII, Louis XII et François 1^{er} lors des guerres d'Italie quand ces rois ont installé la cour à Lyon. C'est par ce pont que Marie de Médicis entre à Lyon en 1600 pour épouser Henri IV. C'est sur ce pont qu'a lieu la grande tragédie du dimanche 11 octobre 1711 quand en soirée le carrosse de Mme de Servient - est-elle à l'intérieur ? - traverse le pont de la Guillotière pour se rendre de Bellecour, où elle loge, à son domaine de la Part-Dieu. Sa rencontre avec une foule nombreuse revenant de la vogue de Bron et se pressant pour emprunter le pont avant sa fermeture est à l'origine d'une catastrophe humaine qui fait plus de deux cents morts - certains avancent le chiffre de mille ! -, aussi bien des hommes que des femmes ou des enfants, piétinés, étouffés ou tombés dans le Rhône. La légende veut que pour se faire pardonner, Mme de Servient fait don de son domaine aux pauvres. En réalité, son testament de 1697 contient déjà cette clause qui est plus une rente qu'une donation, puisqu'elle touche jusqu'à sa mort 6000 livres annuellement. À l'entrée de ce pont est construit, par les Lyonnais une redoute ou poste fortifié au début du siège de Lyon à l'été 1793. Lors de la fête de l'Égalité en mars 1794, après la prise de la ville, le cortège emprunte ce pont pour éviter de traverser la presqu'île, « souillée » par la contre-révolution selon les dires de la Convention. C'est par ce pont que Bonaparte arrive en juin 1800, auréolé de la victoire de Marengo, pour poser la première pierre de la reconstruction des immeubles de la place Bellecour. C'est par ce même pont que Napoléon, applaudi par une foule immense, entre à Lyon le 10 mars 1815, lors de l'épisode des 100 jours. Lors de la révolte des canuts de 1831, des manifestants venus des Brotteaux ou de la Guillotière utilisent ce pont pour rejoindre la place des Terreaux. Par la suite, ce pont recule en importance, même si lors de la commune de Lyon en 1871, l'armée tient le pont de la Guillotière et utilise cette voie pour réprimer les communards de la « Guill' ». C'est par ce pont que les Lyonnais, porteurs de violence anti-italienne après l'assassinat de Carnot le 24 juin 1894, se rendent à la Guillotière pour briser les boutiques des épiciers italiens. Il ne

GRANDLYON

communauté urbaine

Direction de la Prospective et du Dialogue Public
20 rue du lac - BP 3103 - 69399 LYON CEDEX 03

www.millenaire3.com

joue pas de rôle majeur en 1944, lors de la libération de Lyon, puisque les Allemands l'ont fait sauter ; cependant, des résistants, installés sur le pont, tirent sur des miliciens réfugiés dans le dôme de l'Hôtel-Dieu. En 1968, lors des grandes manifestations de mai, les étudiants, venus de la Bourse du travail ou du campus de la Doua empruntent ce pont pour défiler rue de la République, puis se regrouper aux Terreaux.

Un trait d'union entre deux rives pendant longtemps éloignées

Si la Saône n'a jamais donné lieu à des représentations rive droite-rive gauche, les deux rives appartenant au Lyon historique, il n'en va pas de même des deux rives du Rhône, puisque la rive gauche est jusqu'en 1852 propriété de la commune de la Guillotière. De plus, il est bon de rappeler que le pont, jusqu'en 1818, est fermé par un pont levis le soir. Si la Guillotière a été rattachée brièvement à Lyon au début de la Révolution, celle-ci s'en détache vite lors du soulèvement de Lyon en 1793. Une gravure de l'époque montre des sans-culottes de la Guillotière empêcher le passage du pont à des muscadins ou jeunes bourgeois venus de Lyon avec la légende suivante : « la réaction ne passera pas le pont de la Guillotière » ! Déjà, dans cette gravure sont projetées des représentations qui collent à la peau de ce deux rives : Lyon la bourgeoise, la Guillotière la populaire. Ceci n'est qu'en partie juste, car dans le Lyon de l'époque non encore ségrégué horizontalement par les travaux du préfet Vaisse sous le Second Empire, vivent soit sur la rive droite de la Saône, soit dans la presqu'île, des ouvriers en soie, chefs d'atelier ou compagnons. Cet antagonisme socio-politique entre les deux communes ne disparaît pas avec le rattachement de la Guillotière à Lyon en 1852, puisque cette décision n'est pas due à une adhésion volontaire, mais à une volonté du Prince-Président Louis-Napoléon Bonaparte. C'est pour cette raison que la municipalité de Lyon installe, à la fin du XIX^e siècle, sur la rive gauche du Rhône les bâtiments d'institutions qu'elle considère comme étant éloignés de ses préoccupations immédiates, telle l'Université, avec lesquelles elle entretient des relations tendues, telle la préfecture, ou encore considérés comme polluants, tels les abattoirs. À sa décharge, il faut reconnaître que la ville historique de Lyon est un espace très réduit et que seule l'acquisition des trois faubourgs lui permet d'élargir son emprise foncière et ainsi de s'autoriser à une croissance démographique et économique.

Sur le plan sociologique, cette rive gauche du Rhône qui recouvre trois arrondissements à la veille de 1914, à une époque où les ponts sur le Rhône se sont multipliés, enlevant ainsi au pont de la « Guill' » sa dimension d'unicité, reflète une grande hétérogénéité. Le 6^e arrondissement est devenu le quartier, certes pas dans sa globalité, de la nouvelle bourgeoisie, les 3^e et 7^e arrondissements étant des quartiers populaires, peuplés par des nouveaux venus. Il en va de même sur la rive droite du Rhône pour les 1^{er} et 2^e arrondissements, entre le quartier d'Ainay, qui incarne la tradition bourgeoise, et les pentes de la Croix-Rousse ou derrière les voûtes qui représentent le Lyon populaire. Cependant, ceux qui se revendiquent comme d'authentiques Lyonnais, ce qui n'est pas pour autant une marque de lyonnitude, n'ont toujours pas traversé le Rhône pour y établir leur résidence, là réside la différence.

Ce pont de la Guillotière appartient à l'histoire de Lyon et nombreux sont les illustrateurs qui l'évoquent, tels Emmanuel Vingtrinier et Joannès Drevet dans *Le Lyon de nos pères*. Sa démolition, à la fin du long mandat municipal d'Herriot, est un symbole de l'ouverture de Lyon sur la modernité. Ce pont, bien qu'absent du paysage, a posé des problèmes au tunnelier lors du creusement de la ligne D du métro, car il a rencontré les piliers fossilisés du vieux pont. Au fond du Rhône, le pont de la Guillotière veille !

GRANDLYON

communauté urbaine

Direction de la Prospective et du Dialogue Public
20 rue du lac - BP 3103 - 69399 LYON CEDEX 03

www.millenaire3.com

XV. LA PRESQU'ÎLE ET LA PART-DIEU, LES CENTRES « PAST AND PRESENT » DE LYON

Lyon a désormais deux centres, la Presqu'île et la Part-Dieu qui représentent deux époques dans le développement urbain de Lyon, le passé et le présent, même si, aujourd'hui, ces deux pôles cohabitent et se complètent.

La Presqu'île est un vieux centre irrigué par la Rue de la République

La presqu'île, si elle a varié selon les fluctuations de la confluence, est le territoire compris entre le Rhône et la Saône et ce entre Terreaux et Perrache. Au nord des Terreaux, ce sont les pentes de la Croix-rousse, au sud de Perrache, on passe derrière les voûtes. Si pendant longtemps, la presqu'île s'arrête avant le « derrière les voûtes », l'aménagement de la confluence permet de dire que la presqu'île est en train de reconquérir son espace. Cette partie de Lyon correspond au 1^{er} arrondissement et à une petite partie du 2^e arrondissement. Ce n'est pas la partie la plus ancienne de la ville, mais à partir du XVI^e siècle elle incarne le Lyon dynamique, économique et politique, face aux faubourgs populaires de la rive gauche du Rhône ou aux quartiers anciens de la rive droite de la Saône. C'est dans la presqu'île que la guillotine tranche des têtes en 1793, que Carnot est assassiné en 1894, que les Lyonnaises embrassent les libérateurs en 1944 et que de Gaulle lance son « Lyon, capitale de la Résistance ». C'est cependant le XIX^e siècle qui consacre la presqu'île en tant que centre de Lyon et toute cette presqu'île est irriguée par la rue de la République.

Cette rue, qui mène des Terreaux, lieu politique, à Bellecour, espace de loisir et de fête, en passant par la place de la République, est familièrement appelée « rue de la Ré » Elle est l'artère centrale de la presqu'île, donc de Lyon, voire du Grand Lyon. Pour s'en persuader, il suffit de s'y promener un samedi après-midi où, selon les comptages officiels, transitent plus de 200000 personnes. Elle est relativement récente, puisqu'elle ne date que du Second Empire, époque où elle porte le nom de rue Impériale. Le nom de rue de la République lui est donné en 1878 après s'être appelée, au début de la III^e République, rue de Lyon.

Avant sa construction, la presqu'île n'est qu'un enchevêtrement de rues étroites et tortueuses. Seule la percée de la rue Centrale - aujourd'hui rue de Brest - entre Saint-Nizier et Jacobins aère la presqu'île depuis la monarchie de Juillet. En mars 1853, le nouveau préfet et président de la Commission municipale, Claude-Marius Vaïsse, décide d'assainir le centre de Lyon, de l'embellir et d'assurer la possibilité de réprimer les manifestations, après le rattachement des faubourgs, en perçant la presqu'île par une grande artère. Hygiénistes, architectes et militaires, en particulier le maréchal de Castellane, approuvent donc, voire réclament, ces travaux qui commencent en 1854 et se terminent en 1862. Un immense chantier avec expropriations occupe le centre ville où les démolitions font perdre à la ville une partie de ses traboules, mais lui permettent, en revanche, de découvrir des traces de son passé romain.

La rue Impériale, qui s'étire sur 1500 mètres, mesure 22 mètres de largeur, ce qui est incroyable à Lyon, ville où le manque d'espace a toujours été une préoccupation des édiles. À Bellecour, elle est prolongée par la rue de la Charité qui permet d'atteindre le quartier Perrache. La Société de la rue Impériale se fait promoteur immobilier et la borde d'immeubles haussmanniens. Cette rue, à la fois « rambla » et Champs-Élysées est la vitrine de la réussite économique lyonnaise. Elle est bordée par l'opéra, le siège des banques, le Palais du Commerce, les grands magasins, quelques beaux cafés, le hall du journal *Le Progrès* devenu celui de le FNAC et c'est au n° 1 de cette rue que les frères Lumière installent leur cinéma en 1895. En 1970, la ligne A du métro suit son tracé et la transforme, en partie, en rue piétonne. Elle sert de vitrine aux grandes manifestations, la dernière en date étant le défilé de la biennale de la danse.

GRANDLYON

communauté urbaine

Direction de la Prospective et du Dialogue Public
20 rue du lac - BP 3103 - 69399 LYON CEDEX 03

www.millenaire3.com

La Part-Dieu est un nouveau centre caractérisé par un centre commercial

Le premier document qui mentionne la *Partdeu*, des terres situées sur la rive gauche du Rhône, date de 1203 et traite d'un bien ecclésiastique composé de marécages et de prairies. À la fin du XV^e siècle, l'ensemble des terres réparties entre de nombreuses propriétés ecclésiastiques passe entre les mains d'une famille de notables, d'origine dauphino-lombarde, les Rousselet. Après de nombreux changements de propriétaires, le beau domaine de la Part-Dieu tombe dans le giron des Mazenod en 1678. En 1679, à la mort de Marc-Antoine Mazenod, sa fille Catherine, alors âgée de 29 ans, devient la « dame de la Part-Dieu » qui, après un mariage tardif et malheureux avec le comte de Servient, n'a pas d'enfant. À sa mort en 1733, soit par cession ou par donation après la catastrophe de 1711 - le débat est encore ouvert -, son domaine revient à l'Hôtel-Dieu, puis au XIX^e siècle aux Hospices civils de Lyon. Avec l'expansion des Brotteaux, la spéculation fait que les terres agricoles reculent devant la construction de lotissements. De plus de 60 hectares, le domaine avec la ferme de la Part-Dieu ne couvre plus qu'une vingtaine d'hectares en 1844 après des travaux de fortifications et la construction d'un parc d'artillerie de plus de 20 hectares qui prend forme sous le Second Empire après les grandes inondations de 1856, à l'époque du maréchal de Castellane, gouverneur militaire de Lyon. Sous la III^e République, le quartier de la Part-Dieu n'a plus rien d'agricole et la présence de plus de 4000 militaires entraîne l'apparition de cabarets, de prostituées, ce qui entraîne de nombreuses plaintes de riverains.

La situation reste en l'état jusqu'après la Seconde Guerre mondiale. L'armée transforme alors les casernes en dépôts divers, en bureaux, en centre de formation, puis en 1960 cède ce beau terrain, bien situé dans le 3^e arrondissement, à la ville de Lyon qui charge la SERL, Société d'équipement de la région lyonnaise, de son aménagement. L'ouverture du chantier est inaugurée par Louis Pradel le 23 février 1961 qui veut faire de la Part-Dieu un centre régional de décision mêlant affaires, culture, administration et enfin commerce sur 28 hectares avec pour vocation de créer un nouveau centre-ville remplaçant celui de la presqu'île. La réalité est plus complexe, puisque les derniers militaires ne quittent la dernière caserne qu'en 1968, que la Courly ou Grand Lyon avec son architecte Charles Delfante se mêle à cette opération, que les considérations mercantiles font reculer les espaces verts et augmenter la surface du centre commercial... Au début des années 1970, commencent à sortir de terre des immeubles de bureaux, les halles, la bibliothèque municipale, puis en 1975 le centre commercial, le plus grand d'Europe en centre-ville - une caisse à savon décorée ou encore un centre commercial de banlieue selon certains - et l'auditorium. En 1977, c'est la tour du Crédit Lyonnais qui pointe fièrement ses 165 mètres de haut. Le « crayon » atteint la hauteur de l'esplanade de Fourvière, Marianne serait-elle vengée ! L'ensemble est complété avec la gare TGV inaugurée en 1983. 40 ans après, la Part-Dieu, second quartier d'affaires de France après la Défense, s'est enrichi d'une deuxième tour de quatre-vingt-deux mètres et doit voir encore, à la place de quelques bâtiments démolis, pousser quelques tours.

La Part-Dieu est bien devenu un deuxième centre à Lyon, mais est-ce pour autant un centre-ville ? En effet, la Presqu'île conserve en attractivité déambulatoire la première place, particulièrement sa rue de la République qui, mieux que les galeries du centre commercial de la Part-Dieu, a su offrir aux Lyonnais et grand Lyonnais ce qui fait le charme d'une ville.

GRANDLYON

communauté urbaine

Direction de la Prospective et du Dialogue Public
20 rue du lac - BP 3103 - 69399 LYON CEDEX 03

www.millenaire3.com

XVI. LE VIEUX LYON ET VAISE, DEUX QUARTIERS EN RENAISSANCE

Ces deux quartiers, situés tous les deux sur la rive droite de la Saône, sont fort différents dans leur histoire, mais sont, en revanche, exemplaires des mutations qu'a connues Lyon depuis la mort de Édouard Herriot.

Le Vieux Lyon de l'abandon à la renaissance

Ce que l'on appelle aujourd'hui le Vieux Lyon naît au IV^e siècle de notre ère, à la fin de l'empire romain. Pour des questions d'approvisionnement en eau, le plomb des aqueducs ayant été pillé lors des troubles affectant le Bas Empire romain, les habitants de Lugdunum descendent de Fourvière pour s'installer sur la mince bande de terre entre la colline et la Saône. Le Lyon du Moyen Âge correspond aux paroisses de Saint-Jean, Saint-Georges et Saint-Paul. Ce quartier, excepté l'ensemble épiscopal, ne comprend, jusqu'au XV^e siècle, que des maisons en pisé, dont les soubassements sont construits avec les pierres récupérées sur les monuments romains laissés à l'abandon. Durant la Renaissance se renouvelle le bâti de ce quartier avec hôtels particuliers de banquiers florentins, tels les Gadagne, et autres notables locaux, quartier qui est jusqu'au XVI^e siècle le cœur de Lyon, avant que la ville traverse la Saône pour se développer dans la presqu'île. Ce glissement vers la presqu'île fait que ce quartier, où battent désormais des métiers à tisser, prend le nom de Vieux Lyon, en relation avec le nouveau Lyon en train de s'affirmer. Lors de la création des cinq premiers arrondissements en 1852, le Vieux Lyon fait partie du 5^e arrondissement avec Vaise.

Dans les années 1930, Herriot et les élites culturelles lyonnaises sont prêtes à sacrifier le Vieux Lyon, quartier devenu très vétuste et foyer de tuberculose, pour ne conserver que quelques monuments, mais la Seconde Guerre mondiale stoppe ce potentiel massacre. Si la préoccupation hygiéniste n'est plus de mise avec Pradel, celui-ci, habité par des projets urbanistiques de grande ampleur, rêve de percer le Vieux Lyon d'artères et d'avenues. Ces projets sont freinés par l'action d'une association « la Renaissance du Vieux Lyon » ou RVL, créée par un professeur des Lazaristes, François Palasse en 1946, qui vise, au-delà de sa conservation, la propreté du quartier. Des visites guidées participent au réveil culturel qui attire des artisans-artistes, telle la potière Simone Pelosse, des galeries d'art, un théâtre Guignol avec Jean-Guy Mourguet. Le bimillénaire de Lyon en 1958 permet aux Lyonnais de redécouvrir ces trois oubliées qui profitent du 8 décembre 1959 pour attirer près de 100000 visiteurs dans leurs petites rues. La loi Malraux permet au Vieux Lyon d'être le premier « secteur sauvegardé » de France le 12 mars 1964. Sous la houlette de présidents qui ne peuvent faire qu'un mandat de 3 ans, l'association multiplie les actions culturelles et les relations avec les médias. En 1979, la piétonnisation du quartier valorise encore davantage cet espace très bien restauré qui obtient, grâce à l'action de Régis Neyret, président d'honneur de RVL, soutenu par la municipalité Barre, sa consécration au niveau international en 1998 quand ce bel ensemble Renaissance, un des plus beaux de France, voire d'Europe, est classé au patrimoine mondial de l'Unesco.

En une génération, le Vieux Lyon voit de nouveaux occupants s'installer, même si, selon une formule de la RVL, « les hommes passent avant les pierres ». En effet, des logements restaurés ont été transformés en logements sociaux. Le Vieux Lyon est aussi devenu, pour le meilleur et pour le pire, un des lieux privilégiés pour les touristes et les amateurs de vie nocturne. Si des fêtes folkloriques animent ce quartier, telle celle des tupiniers, du lyonnais « tupin » qui signifie pot, le Vieux Lyon est un miroir de pierres dans lequel les Lyonnais peuvent se pencher sur leur passé.

Vaise du faubourg au technopôle

Le quartier de Vaise sur le plan topographique est une cuvette à fond plat, formée par un ancien méandre de la Saône, avec des rebords, parfois raides, l'Observance et Chamvert, ce qui fait que l'eau n'est pas très loin quand on creuse. L'origine du nom de Vaise est sujette à de multiples interprétations. Vaise viendrait du nom d'une famille romaine, les *Vesii*, soit du mot vase, le coin étant inondable, soit enfin de *vacua*, zone vide, ce qui a longtemps été le cas de Vaise. De plus, l'orthographe est instable, Veise, Veyze, Vayze, Vaise. Au Moyen Âge, l'abbaye d'Ainay possède les terres du bourg de Vaise dont l'acte de 1317 fixe les limites et qui devient faubourg de Lyon devant

GRANDLYON

communauté urbaine

Direction de la Prospective et du Dialogue Public
20 rue du lac - BP 3103 - 69399 LYON CEDEX 03

www.millenaire3.com

payer les octrois. C'est par Vaise souvent que les entrées royales ont lieu. Henri II, le 23 septembre 1548, dîne à Vaise au logis du Mouton. Au XVI^e siècle, les Lyonnais fortunés y font construire de belles maisons de campagne, la maison des Bini, encore visible à Gorge-de-loup, ou la villa de la Claire du marchand italien Clarissimo Cionacci où Henri IV couche en 1595. Vaise offre aussi des ports qui permettent d'y développer une batellerie importante. L'intendant Flesselles y crée, en 1783, une place en l'honneur de Louis XVI où il fait élever à l'occasion de la paix avec la Grande Bretagne dans la guerre d'Amérique, une pyramide démolie sous la Révolution.

Ce faubourg, qui a alors près de 2000 habitants, est peu affecté par la Révolution, car peu de biens ecclésiastiques y sont présents, ce qui ne perturbe pas trop le foncier avec la vente des biens nationaux. Le 9 octobre 1793, le royaliste Précý regroupe ses troupes à Vaise avant d'effectuer sa sortie après la prise de la ville. Ce faubourg, qui ne joue pas un rôle de premier plan dans l'histoire des révoltes ouvrières du XIX^e siècle, est pourtant un grand quartier industriel et ouvrier entre le début de ce siècle et le début des années 1970, car il offre de réels atouts : espace, eau et communications. De nombreux ateliers de teinturerie, blanchisserie, tannerie, des brasseries, des scieries et des guinguettes s'installent dans la première moitié du XIX^e siècle. Sa population atteint 6000 habitants en 1836. La crue de la Saône de 1840 stoppe sa croissance, mais il faut attendre la crue moins brutale de 1856, après son rattachement à Lyon en 1852, pour assister à l'aménagement du quai Jayr. Vaise qui atteint 15000 habitants en 1861 devient un village industriel avec la gare ferroviaire et la gare d'eau. Le préfet Vaïsse, sous le Second Empire, implante le marché aux bestiaux à Montriblond et un abattoir à Gorge-de-loup. La croissance de la population fait qu'une nouvelle paroisse est créée sur la place de Paris et les nouvelles implantations industrielles font naître le quartier de l'Industrie avec les usines de textile Gillet, puis Rhodiaceta, de pâtes alimentaires avec Rivoire et Carret et métallurgiques, mais les guinguettes disparaissent. En 1880, l'abbé Rambaud y fonde une Cité de l'industrie et une église à Rochecardon pour les vieillards indigents. Les belles maisons bourgeoises, La Mignonne ou la Sauvagère, disparaissent sous les coups de pioche des constructeurs de logements populaires. Vaise est un village de banlieue où l'on dit « aller à Lyon », quand on se rend aux Terreaux ! Vaise est de tout temps un carrefour routier où se croisent les routes de la Saône, de Paris et des Monts du Lyonnais. Ce quartier a aussi beaucoup souffert autour de sa gare du bombardement américain du 26 mai 1944 et c'est par Vaise que Lyon est libérée le 3 septembre 1944.

Depuis une trentaine d'années, Vaise voit son patrimoine industriel reculer, pour laisser la place au technopôle de Vaise, implanté sur les terrains abandonnés par la Rhodiaceta, et autour duquel vient se greffer tout un ensemble de nouvelles constructions tournées vers les bureaux, les loisirs, l'automobile. Le Vaise ouvrier est en train de disparaître pour laisser la place à un Vaise résidentiel et tertiaire. Cet arrondissement, le 9^e, dont Gérard Collomb fut le maire avant 2001, a bénéficié de nombreux aménagements, nouvelle mairie, centre culturel, arrivée de la ligne D du métro, mais souffre de goulots d'étranglement dans le domaine de la circulation.

Le Vieux Lyon et Vaise, aujourd'hui situés dans deux arrondissements différents, sont deux espaces en pleine renaissance ; le premier, dans une voie touristique et nocturne, le second, dans une dimension résidentielle et tertiaire. Au travers de leur cheminement, ils sont porteurs des mutations de Lyon

GRANDLYON

communauté urbaine

Direction de la Prospective et du Dialogue Public
20 rue du lac - BP 3103 - 69399 LYON CEDEX 03

www.millenaire3.com